

## **L'existence et les inexistants**

&

## **Quatre ontologies**

Eddy M. Zemach  
(Université de Jérusalem)

Traduit de l'anglais par Matthieu Dubost

### *Note du traducteur*

Eddy Zemach est professeur émérite à l'université de Jérusalem après avoir enseigné notamment à Yale. Assumant son appartenance à la tradition analytique, il s'est spécialisé dans l'ontologie et l'esthétique. Sa thèse, *Les frontières du domaine esthétique*, manifestait déjà cette conjonction mais ces thèmes ont par la suite parfois été traités séparément, comme dans les deux articles dont nous proposons ici la première traduction française.

On connaît notamment cet auteur pour *The Reality of Meaning and the Meaning of "Reality"* (1991), *Types: Essays in Metaphysics* (1992) mais aussi *Right and Mind* (2001). On a récemment vu paraître en français l'ouvrage *La beauté réelle* dans lequel l'auteur assume un réalisme esthétique, position assez rare dans le champ analytique, mais qui reflète bien l'ensemble de son travail. Pour lui, l'analyse du langage ou les tentatives de synthèse des ontologies antérieures n'ont jamais eu pour but d'introduire un relativisme ou d'entretenir une défiance vis-à-vis de nos facultés de connaissance et d'expression. Même en confrontant les traditions continentales et les travaux de Wittgenstein, et bien que traitant souvent des questions d'esthétique parmi les plus polémique, Zemach ne saurait figurer parmi les sceptiques. C'est ainsi que la beauté est réelle parce qu'on peut dresser une typologie des conditions dans lesquelles le jugement de goût s'exprime. On aurait du mal à résumer ici la somme des articles que l'auteur a rédigés sur plus de 40 ans. Il est cependant clair que ses travaux d'ontologie qu'on présente en partie ici ont permis d'asseoir un réalisme métaphysique nécessaire à la poursuite de ses études esthétiques. C'est ainsi qu'une même logique se poursuit depuis *Singular Terms and Metaphysical Realism* (1986) jusqu'aux articles les plus récents comme *A Modal Theory of Metaphor* (2001).

Les deux articles suivants reflètent l'abord le plus ontologique de l'œuvre de Zemach. Dans le premier, *L'existence et les inexistantes*, l'auteur propose d'analyser une intuition classique en la confrontant aux objections les plus représentatives de la métaphysique. Il s'agit d'interroger la propriété d'existence et la qualité des êtres imaginaires : « Ma théorie ne contredit pas les intuitions élémentaires sur l'existence. Cela nous autorise à parler des choses imaginaires comme si nous pensions le faire depuis l'enfance et conserver l'intuition que "a existe", comme "a court", impute une propriété à a ». En confrontant cette thèse aux 8 objections classiques qui se présentent comme un tableau synthétique de toutes les théories du possible, Zemach donne au lecteur la possibilité de traverser toute l'histoire de la philosophie analytique et de retrouver les intuitions des grands métaphysiciens continentaux. Outre la force typologique de cet article, on y retrouve la fibre éminemment réaliste de cette philosophie, défendue ici sans naïveté. Le formalisme que d'aucuns considèrent parfois comme encombrant exprime ici toutes ses vertus de clarification pour permettre d'explicitier et d'approfondir une intuition riche. C'est alors que Zemach peut proposer et défendre une définition du monde qui n'est pas sans rappeler celles de Leibniz ou de Kripke.

Le second article commence de la même façon. Dans *Quatre ontologies*, il s'agit encore une fois de clarifier des intuitions courantes tout en proposant une classification synthétique des options philosophiques habituelles. En décrivant quatre ontologies « nominalistes », Zemach revient aux présupposés du langage courant et montre que nos hésitations se ramènent à 4 ensembles de présupposés que nous opposons pour des raisons assez contingentes. Ces quatre ontologies sont spécifiées en fonction de deux caractères classiques, limite et continuité. Cela revient à considérer que « les entités qu'une ontologie doit manipuler sont spatio-temporelles » et qu'« un monde spatio-temporel peut être "découpé" en entités distinctes de plusieurs manières *radicalement* différentes. ». Là encore, le tour de force consiste à lire de manière très efficace l'ensemble du débat analytique et même à le raccorder aux traditions continentales en combinant seulement deux facteurs. Zemach semble cependant ne pas choisir entre ces options, préférant montrer que chacune à son efficacité propre selon certaines situations. Un pragmatisme pourrait donc conclure cet article s'il n'était d'abord voué à montrer que la langue naturelle est porteuse de débats contradictoires bien qu'elle nous laisse souvent croire en sa parfaite homogénéité.

## **L'existence et les inexistants**

Eddy M. Zemach

### **I. La thèse**

La Grande Bretagne existe ; c'est une île ; l'Atlantide est aussi une île mais qui n'existe pas. Charles est bien prince, Hamlet non ; la plus haute montagne est réelle, la montagne d'or n'existe pas. De telles propositions sont naturelles et c'est d'abord pour cette raison (Plantinga nomme cela « l'Argument Classique »<sup>1</sup>) que j'affirme que l'Existence est la propriété élémentaire<sup>2</sup> de premier ordre que certaines choses possèdent (la Grande Bretagne, Charles, la plus haute montagne) ou ne possèdent pas (l'Atlantide, Hamlet, la montagne d'or). Je considère les prédicats « existe », « est réel » ou « est actuel » comme identiques<sup>3</sup>. Les mondes sont également des choses et, ainsi, peuvent également exister ou non. Des choses qui ne sont pas des mondes sont le cas dans les mondes : le Prince Charles est le cas dans le monde réel et aussi dans d'autres mondes, possibles mais inexistants; ses occurrences dans le monde réel existent, ses occurrences dans les mondes inexistants n'existent pas. Les propriétés d'une chose dans un monde sont cohérentes avec chaque autre (une chose ne peut être à la fois ronde et carrée dans le même monde)<sup>4</sup> et toutes les choses dans un monde sont compatibles. En définitive, chaque chose peut exister (remarquez que « peut exister » signifie « est le cas dans un certain monde » et non « existe dans un certain monde »).

---

<sup>1</sup> A. Plantinga (1974, pp. 133-37).

<sup>2</sup> N. Salmon (1987, p. 63) pense également que l'Existence est une propriété mais comme Russell il la définit comme l'Identité-avec-Quelque-Chose :  $(\lambda x)(\exists y)(x=y)$ . Ces variables classent les existants. Alors qu'y a-t-il de bien à posséder l'Existence comme une propriété si l'on ne peut pas s'en servir pour définir les existants comme les *choses qui existent*? Ensuite, l'Existence est une propriété monadique, l'Identité-avec-Quelque-Chose est diadique. Troisièmement, une chose peut sortir de l'existence, mais rien ne peut perdre sa propre identité, si bien que ces propriétés sont distinctes.

<sup>3</sup> Van Inwagen (1986, p. 189) dit qu'il ne connaît personne qui soutient que « l'actualité est juste l'existence ; qu'un cheval non-actuel est simplement un cheval inexistant, un monde C[oncret] non-actuel est un monde C[oncret] inexistant ». C'est exactement ce que je pense. Je refuse de considérer « actuel » comme un indexical et je rejette cette ontologie gonflée où tout monde possible existe.

<sup>4</sup> Rappaport (1979) et Clark (1978) soutiennent que ça n'est pas pour chaque propriété F qu'il y a une chose  $x$  qui possède F comme sa seule propriété, car F peut être la propriété de  $x$  manquer de propriété unique. Mais je vais plus loin en affirmant qu'il n'y a pas de  $x$  qui puisse avoir une seule propriété, car si  $F(x)$  alors  $x$  a aussi la propriété d'Être une Chose, et d'Avoir des Propriétés, et en l'occurrence d'avoir d'autres propriétés que F.

Un *monde* est une chose dont les parties interagissent : *a* et *b* sont dans le même monde si *a* interagit, directement ou indirectement, avec *b*. Ainsi, la relation « Est-dans-le-même-monde-que » est transitive<sup>5</sup>. La vérité de « *a* interagit avec *b* » n'implique pas que *a* et *b* existent. Par exemple, si j'empêche Joe de tuer Jane, l'événement « Joe tue Jane » n'existe pas, bien que la description de cet événement « Joe tue Jane » soit *vraie* ; sinon, je n'ai pas de raison de l'empêcher ! Les parties d'un monde sont des cas, limités par un monde, c'est-à-dire des occurrences, de choses. Les choses sont des individus trans-mondains : une chose qui est un cas dans un monde *arrive* dans celui-ci mais elle arrive également dans d'autres. Une chose *a* et ses cas dans *w* sont identiques dans *w* seulement. Les possibilités d'une chose sont ses cas ; dès lors, parler de possibilités des cas est totalement absurde<sup>6</sup>. Des cas *i* et *k* sont incompatibles si la réunion de leurs descriptions implique contradiction. Dans un monde, tous les cas sont compatibles mais une chose peut avoir des cas incompatibles dans différents mondes : Jack est célibataire dans un monde et marié dans d'autres (si sa solitude ne lui est pas essentielle).

Il y a une infinité de manières de construire un ensemble de mondes tels qu'en chacun d'eux des cas compossibles interagissent. La façon qui aboutit à un ensemble de mondes *possibles* se fonde sur deux conditions illogiques. Un monde peut se *spécifier* par une certaine propriété ou en posséder *exclusivement* une autre. Un monde *se spécifie* par propriété F si et seulement si chaque cas inclus en lui est F (un monde est spécifiquement rouge si et seulement si tout ce qu'il contient est rouge). Un monde possède exclusivement une propriété F si et seulement s'il contient chaque cas qui est F. Nous pouvons choisir un ensemble de mondes dans lequel un monde

---

<sup>5</sup> Selon la théorie de la relativité, il se peut que *a* soit temporellement lié à *b* (ou interagit avec) et que *b* soit temporellement lié à *c* (ou interagit avec), sans que *a* soit temporellement lié à *c*. Bien que *a* et *c* soient dans le même monde.

<sup>6</sup> Cela ne signifie pas qu'une occurrence est *nécessairement* ce qu'elle est. De même un peuple vieillit, mais les sections temporelles de ce peuple ne vieillissent pas. Cela ne signifie bien entendu pas que les sections temporelles de ce peuple restent éternellement jeunes ! Il est absurde de parler du vieillissement de section temporelle car vieillir, *c'est* avoir une section temporelle de plus, et une section temporelle ne peut pas « avoir une section temporelle de plus ». Ainsi, appliquer les notions modales aux occurrences, comme le fait Plantinga, est un non sens : les possibilités n'ont pas de possibilités.

Par exemple, Hitler pouvait envahir l'Angleterre mais Hitler-en-  $w_0$  n'a pas envahi l'Angleterre. S'ensuit-il que Hitler-en-  $w_0$  n'a pas envahi l'Angleterre dans tous les mondes possibles, de sorte qu'à la différence d'Hitler, il ne pouvait envahir l'Angleterre? Bien sûr que non. Hitler-en-  $w_0$  n'a aucune propriété modale, tout comme une section temporelle n'a pas d'âge. Il n'y a pas *deux* dictateurs nazis dans la réalité, l'un (Hitler) qui pouvait envahir l'Angleterre et l'autre (Hitler-en-  $w_0$ ) qui ne le pouvait pas. Il faut plutôt dire que Hitler est identique en  $w_0$  (mais pas ailleurs) avec Hitler-en-  $w_0$ , de même qu'il est identique en 1940 (mais pas à un autre moment) avec la section-temporelle-de-1940. pour la logique de l'identité locale, voir Zemach (1992, chapitres 1-2).

(appelons le « monde rouge ») possède exclusivement la rougeur : c'est seulement dans celle-ci et nulle part ailleurs que l'on trouve des choses rouges. Or pour obtenir un ensemble de mondes possibles, nous avons à la fois besoin qu'un monde se spécifie par la propriété d'Existence et qu'il la possède exclusivement. Ce monde, le monde réel,  $w_0$ , inclut tous les cas qui ont cette propriété et seulement ceux-là. Des mondes sont des sommes méréologiques des cas qu'ils possèdent, donc  $w_0$  existe seul et tous les autres mondes sont seulement possibles. Comme  $w_0$  possède exclusivement la propriété d'Existence, il inclut tous les cas réels de toutes les choses ; les choses ont cette propriété, l'Existence, seulement dans  $w_0$  ; les choses qui arrivent ailleurs qu'en  $w_0$  n'existent pas. Si  $w_0$  ne possède pas de cas Hamlet, *ce dernier* n'existe pas.

Les choses dont les essences sont incompatibles ne sont pas le cas dans le même monde. Ainsi, toute chose n'arrive pas dans tout monde : dans certains mondes arrivent des choses n'arrivant pas dans d'autres. Ce qui est incompatible avec quelque chose dans chaque monde n'est pas une chose car il ne peut avoir d'occurrences dans aucun. Autrement dit, des propriétés d'une chose sont cohérentes avec chaque autre dans chaque monde dans lequel il advient et dans chaque monde une chose est compatible avec les autres habitants de ce monde. Ainsi, toutes les choses qui ont leur cohérence interne n'existent pas parce que ces choses peuvent être incompatibles avec chaque autre et des choses incompatibles ne peuvent advenir dans le même monde. Toutefois toutes les choses réelles ont besoin d'arriver dans le même monde,  $w_0$  ; par conséquent, toutes les choses ne sont pas réelles.

Je résume : (1) Des choses arrivent dans des mondes. (2) Un cas de chose dans un monde est un cas de celui-ci. (3) Un monde est la somme maximale des cas en interaction. (4) Dans un monde les cas sont cohérents et compatibles entre eux. (5) Tous les cas dans  $w_0$  sont réels. (5) Nul cas dans tout autre monde n'est réel.

Nous utilisons des termes singuliers, des noms et des descriptions définies rigides pour nous référer aux choses. Des termes singuliers fournissent une stratégie pour situer des cas du *monde réel* à partir de leurs denotata : indicialités par des règles linguistiques (par exemple, « "JE" se réfère au locuteur »), noms par une certaine chaîne causale (selon Kripke) ou par la signification (selon Frege), la description finie rigide par la signification. J'affirme qu'aucun terme singulier n'offre une stratégie pour identifier *chaque* cas de la chose qu'il dénote, car des cas de cette chose dans d'autres mondes ne sont pas identifiables par une telle méthode.

Un *monde-cible* d'un terme est un monde dans lequel le sens de ce terme vise à être satisfait par son *denotatum*. « La Reine » utilisée comme une description définie rigide renvoie, même dans les mondes où *elle* n'est pas reine, au seul qui satisfait la description dans  $w_0$ , le monde-cible visé. C'est de cette manière que nous expliquons « La Reine peut ne pas avoir été reine ». Si le monde cible du « F » (rigidement compris) est  $w_0$ , nous trouvons F seulement dans  $w_0$  et appliquons "F" à ses cas dans des mondes qui ne sont pas cibles où il n'y a pas F. Si le monde-cible du « F » n'est pas  $w_0$ , comme c'est le cas quand F n'existe pas, il faut affirmer que « le F » a un monde-cible où son *denotatum* (1) est le cas et (2) qu'il est le seul F. A moins que la contradiction logique empêche la référence, l'entité est possible ; donc tous les termes cohérents et compatibles avec ces mondes ont une référence. Un monde cible du « F » est par conséquent un monde dans lequel ses *denotata* satisfont cette description, c'est-à-dire où il est le seul F.

Une description définie rigide, « le F », a une référence, à moins que F ne soit incohérent en soi, ou incompatible avec les habitants de son monde-cible. « Le Roi de l'Amérique » se réfère à une chose qui est le Roi de l'Amérique dans un *certain* monde, car la charité accorde qu'il dénote (1) et son *denotatum* (2) satisfait à cette description dans un certain monde. D'autre part, « Le Roi Non-Roi » ne se réfère à rien, dans la mesure où c'est incohérent en soi et « Le Roi de l'Amérique dans  $w_6$  » ne réussit pas à trouver de référence si son *denotatum* est incompatible avec les propriétés de l'Amérique dans  $w_6$  ; c'est-à-dire si dans  $w_6$  l'Amérique est une République. Pour la même raison, « Le roi réel d'Amérique » n'a pas de référence.

Ma théorie ne contredit pas les intuitions élémentaires sur l'existence. Cela nous autorise à parler des choses imaginaires comme si nous pensions le faire depuis l'enfance et conserver l'intuition que « *a* existe », comme « *a* court », impute une propriété à *a*. Cette théorie est également frugale du point de vue ontologique, parce qu'elle ne postule ni une infinité de monde *réels* (à la différence de Lewis) ni une infinité d'états de choses *réels* qui ne se réalisent pas (comme le fait Plantinga). Peut-on défendre une telle théorie contre les nombreuses tentatives pour montrer qu'elle est incohérente ?

## II. L'objection actualiste

Les actualistes affirment que ce qui n'existe pas ne peut pas exister ; comment, demandent-ils, pourrait-il y *être* des choses qui ne *sont pas*<sup>7</sup> ? Je reconnais qu'il n'y a aucun mode atténué d'existence qui manque la Réalité ; cependant selon moi les pures *possibilia n'existent pas* ; si *a* pouvait exister mais n'existe pas, il n'existe d'aucune modalité ni en aucune manière. On peut s'y référer, l'imaginer, le décrire mais cela ne le fait pas exister. Les actualistes (Adams, Armstrong, Cresswell, Plantinga, Stalnaker) disent que nous nous référons seulement à des actualités. Mais Dieu pourrait créer des choses différentes de celles-ci. Il a en effet créé ; nous pouvons imaginer un monde qui se compose entièrement de choses nouvelles ; nous pouvons nous y référer : je viens de le faire. Dans la mesure où il contient des choses qui n'existent pas, nous pouvons nous référer à des êtres inexistantes.

Plantinga affirme qu'une déclaration attribuant l'existence à Homère le concerne si elle est vraie ; si elle est fautive, elle traite d'une essence existante, une haecceité ; nous lui attribuons l'Actualité (nous disons qu'elle est Exemplifiée, non qu'elle Existe). Si vous soutenez qu'Homère existe et que je le nie, alors, si « Homère est réel » n'exprime pas la même chose, que cette proposition soit vraie ou fautive, la proposition que vous pensez qu'elle exprime n'est pas celle que je suis mis à exprimer. Vous pensez parler d'Homère, pendant que moi j'évoque une haecceité, de sorte que notre désaccord est verbal. Nous ne sommes pas d'accord sur la signification des mots, non sur le fait lui-même, c'est-à-dire si Homère existe. Sûrement, est-ce faux ? Le contenu d'une pensée ne peut dépendre de sa vérité.<sup>8</sup>

Selon Plantinga<sup>9</sup>,

(1) Dans un monde possible  $w$  il existe des objets qui n'existent pas dans  $w_0$ .

est vrai mais

(1\*) Il existe des choses inexistantes.

---

<sup>7</sup> Voir Lycan (1979).

<sup>8</sup> Walton (1991, chapitre 11) a le même problème.

<sup>9</sup> Plantinga (1985, p. 92). Plantinga utilise la lettre Alpha là où moi je me sers de  $w_0$ .

est faux<sup>10</sup>. Comme (1) peut être vrai et (1\*) faux ? Plantinga l'affirme en donnant un sens spécial à (1) : par « objets » il veut dire non des objets mais des essences individuelles. Plantinga définit ainsi :

(2) Un objet qui n'existe pas existe dans un monde  $w$  si et seulement si son essence individuelle,  $E$ , s'exemplifie dans  $w$ .

Est-ce que la proposition (2) nous aide ? Si une essence est exemplifiée, il y a une certaine chose qui l'exemplifie ; alors (2) nous ramène à (1\*). Mais Plantinga se sert de mots différemment. Pour lui un monde – le monde réel y compris –, n'est pas une chose mais un état de chose, une entité abstraite qui existe, qu'elle soit actualisée ou non. En disant qu'une entité physique  $e$  est dans  $w$ , Plantinga ne veut pas dire que  $e$  est littéralement dans  $w$  car les choses concrètes ne peuvent trouver place dans des entités abstraites. Il veut dire que l'état de choses  $w$  comporte l'état de choses *Quelque chose Possède E* qui peut être vrai même si  $w$  n'est pas. Par «  $e$  est exemplifié dans  $w$  », Plantinga ne veut pas dire que  $w$  en soi, ou quelque chose en lui,  $e$ , exemplifie l'haecécité de  $E$  mais que  $E$  est constitutif de  $w$ . Il se pourrait que  $w$  existe, que  $e$  existe dans  $w$  et cependant  $e$  n'existe pas. Il se peut que  $E$  soit exemplifié dans  $w$ , et que  $w$  existe, alors que rien n'exemplifie  $E$ . Telles que Plantinga les utilise, (1) et (2) disent seulement qu'un certain objet abstrait a quelque propriété. De cette manière Plantinga dissimule le fait qu'il change le sujet de la discussion, substituant un existant non-concret  $E$  (l'Homérite) à un concret inexistant  $e$  (Homère). Pour rendre le passage plus doux et lier (2) à (1), Plantinga affirme que

(3) Si  $w$  avait été réel,  $e$  aurait existé.

Cela paraît juste mais là encore les mots ne revêtent pas leur sens courant. Pour Plantinga, l'Actualité est la propriété des états de choses (non des choses) analogues à la Vérité<sup>11</sup>. Van Inwagen dit toujours que les états de choses *sont* des propositions<sup>12</sup>, faisant équivaloir (3) à

(3\*) Si «  $e$  existe & ... » avait été vrai,  $e$  aurait existé.

ce qui ne signifie rien d'autre que

---

<sup>10</sup> Plantinga (1974, p. 132).

<sup>11</sup> Plantinga (1974, p. 88) : « La réalité des états de choses est comme la vérité des propositions ».

<sup>12</sup> Van Inwagen (1986, p. 189) : « Les états de choses sont, ou représentent, des manières dont les choses pourraient être » (Y a-t-il une différence entre être  $a$  et représenter  $a$  ?).



(3\*\*) Si « *e* existe » est vrai, *e* existe.

La relation entre le possible et le réel dégénère en la relation triviale d'une affirmation de ses conditions vraies. C'est entièrement faux. Si Plantinga n'accepte pas l'interprétation d'Inwagen (je crois que c'est bien le cas) et considère l'Actualité comme une autre propriété des états de chose, non la vérité, l'opinion est inconcevable ; comment une chose abstraite peut-elle posséder une propriété qui implique qu'une chose réelle existe ? C'est une astuce logique, non une explication.

Les actualistes trouvent les êtres inexistantes étranges mais ils ont besoin que des choses plus bizarres existent : des états de choses non exemplifiés, des mondes qui incluent d'autres mondes<sup>13</sup>, des haecécités. L'ontologie de Platon recèle des difficultés d'un certain ordre ; le platonisme dilaté de Plantinga est encore plus douteux.

Plantinga dit que nous comprenons "*e* n'existe pas" comme la saisie de la propriété élémentaire *E*, qui est l'essence de *e*. Mais comment peut-on saisir la propriété élémentaire *E* autrement qu'en imaginant à quoi la chose qui la possède ressemble? (pour saisir la propriété, Rouge, vous avez besoin d'imaginer quelque chose de rouge.) Pour procéder ainsi, cependant, il faut penser la chose, *e*<sup>14</sup>.

Plantinga a raison d'affirmer qu'aucune chose réelle ne pourrait être Hamlet mais cela n'implique pas qu'Hamlet pourrait n'être pas réel. Shakespeare, s'il eût été Dieu, aurait pu rendre Hamlet réel au lieu d'en faire un personnage de fiction<sup>15</sup>. Hamlet fictif *est* un Hamlet réel possible. Vous projetez une maison et ensuite vous foncez et vous *la* construisez : la maison que vous construisez *est* la maison que vous imaginiez. Il est vrai, cette maison que vous projetiez peut aussi avoir été réalisée d'autres manières; et alors ? *Une chose* peut avoir des cas quantitativement différents comme des signes distincts. Que la maison soit identique à la maison projetée n'est pas plus problématique que l'identité de votre maison d'aujourd'hui avec celle d'il y a un an. Très exactement de même que votre maison a différentes propriétés à différentes époques, un cas *i* d'une chose *d* est identique à *d* à *w* même si *d* a d'autres cas dans d'autres mondes.

---

<sup>13</sup> Plantinga (1985, p. 90) : « tout monde possible existe dans tout monde possible ». Un tel tourbillon d'infinités laisse perplexe.

<sup>14</sup> Voir Fine (1985), pour une objection semblable et une objection à la Doctrine de Plantinga sur le Discernement.

<sup>15</sup> Selon la tradition juive (*Bereshith Rabba*) Dieu a consulté la Bible quand il a créé le monde ; il a fait le monde pour rendre la bible exacte.

Plantinga pose trois questions aux possibilistes<sup>16</sup> : (1) Est-ce que « Hamlet existe » est vrai ou faux ? (2) Est-ce que « Hamlet est blond » est vrai ou faux ? (3) Est-ce que *Hamlet* mal Hamlet ? Mes réponses sont les suivantes : (1) « Hamlet existe » est faux. Quand on se sert d'un inexistant, cela exprime la proposition « Hamlet n'habite pas ce monde » qui peut être vrai. (2) « Hamlet est blond » est vrai dans certains mondes, faux dans les autres. (3) *Hamlet* ne peut être faux au sujet d'Hamlet car une proposition au sujet d'Hamlet est vraie si et seulement si elle est vraie dans les mondes-cibles d'*Hamlet* et ce sont là des mondes où Hamlet est le cas et satisfait *Hamlet*. Dans les sections suivantes je traite de ces questions en détail.

### III. L'objection ontologique

« La Montagne d'Or » est une description cohérente ; par conséquent quelque chose, MO, est dans ses mondes-cibles autant une montagne que de l'or. « La montagne d'or réelle » est également logiquement cohérente et ainsi elle dénote aussi une chose, MOR, qui est en même temps montagne, d'or et réelle, dans les mondes-cibles de la description. Cependant il n'y a pas de montagne d'or dans la réalité. Dans sa théorie de la description définie, Russell suggère que ce mouvement est arrêté dès lors qu'on ne traite pas de la Réalité comme d'une propriété.

Je crois que la Réalité est une propriété : il faut chercher un autre coupable. La montagne d'or a beaucoup de mondes-cibles mais le monde-cible de la « MOR » doit être  $w_0$  car c'est seulement dans  $w_0$  que les choses sont réelles. Mais les choses dans  $w_0$  qu'aucune montagne n'est effective dans leur monde. MOR serait incompatible avec les habitants de son monde-cible ; par conséquent, « MOR » n'a pas de référence. Pour la même raison « Le seul homme dans  $w_1$  » ou « Les deux seuls hommes dans  $w_1$  » n'ont pas de référence : chacun est en lui-même impeccable mais ils ne peuvent être satisfaits ensemble. Les descriptions définies qui sont cohérentes en elles-mêmes et qui ne contredisent en rien les descriptions des choses dans leurs mondes-cibles doivent nécessairement avoir une référence. Un certain monde possède un seul homme, un certain monde possède seulement deux hommes et un certain monde convient à « la MOR » mais il n'est pas nécessaire qu'il y ait un monde où existe une montagne d'or réelle.

Si ce monde existait, appelons-le « Le Monde d'Or », qu'il contienne toutes les choses en or, « la MOR » n'aurait pas davantage de référence, si le Monde d'Or n'a pas de montagne. (Remarquez qu'il ne peut y avoir

---

<sup>16</sup> Plantinga (1974, p. 153-154).

aucun Monde d'Or dans notre modèle car celui-ci réclame que toutes les choses existent dans  $w_0$ , dont les choses en or et par conséquent en dehors du Monde d'Or.) Si l'oréité n'est pas essentielle à la MOR, alors la MOR est aussi le cas dans des mondes où il n'y a pas d'or. Si l'or est essentielle à la MOR elle n'est pas le cas dans de tels mondes ; mais cet échec ne montre pas que l'oréité n'est pas une propriété : bien sûr c'en est une. Il en va de même de l'existence.

L'argument ontologique fonctionne de la manière suivante :

(1) Dieu est l'être le plus parfait.

C'est vrai par définition.

(2) « L'être le plus parfait » est non-contradictoire.

Cela est évident aussi.

(3) L'être le plus parfait est concevable.

Je conçois qu'en affirmant que Dieu est le cas dans un certain monde pensable. Cela découle de (2).

(4) Celui qui est réel est plus parfait que celui qui n'est que conçu.

C'est vrai : être dans des mondes possibles (« être concevable ») et non dans  $w_0$  est moins parfait qu'être aussi dans  $w_0$ .

(5) Dieu est réel.

Cela se conclut de (1), (3) et de (4) : CQFD. Si une telle opinion autorise l'argument ontologique, elle est inacceptable. Mais elle ne l'autorise pas. L'argument est erroné parce que (2) n'implique pas (3). Une description définie peut ne pas réussir à trouver une référence si son prétendu *denotatum* est incompatible avec les autres éléments du monde-cible et, si Dieu n'existe pas, c'est le cas. (4) montre que "x est l'être le plus parfait" implique que "x est le cas dans  $w_0$ ". Son monde-cible est par suite  $w_0$  ; mais une description qui restreint ainsi son choix du monde cible, cohérent en soi, peut entrer en conflit avec une description vraie d'un certain élément (item) dans ce monde-cible et ainsi ne pas réussir à trouver de référence. Dès lors il

se peut que « l'être le plus parfait » n'ait pas de référence. L'argument ontologique n'est pas valide.

#### **IV. L'objection modale**

J'ai dit qu'Hamlet pourrait exister ; j'ai également affirmé qu'Hamlet n'existe dans aucun monde. On peut penser que ces arguments sont incompatibles : «  $\Diamond Fa$  » est vrai si et seulement si  $a$  est  $F$  dans un certain monde. Si Hamlet peut exister, il existe dans un certain monde. Alors, ou les non existants ne peuvent exister ou l'Existence n'est pas une propriété.

Ma réponse, c'est que la Choséité est un Existenciable : être une chose c'est pouvoir exister. C'est essentiel à la notion de monde possible. Pourquoi, peut-on se demander, est-ce que " $a$  est  $F$  en  $w$ " est une analyse de « il est possible que  $Fa$  »? Ces affirmations ne sont pas synonymes, aussi comment peut-on expliquer la dernière par la première ? Cela a un sens seulement si être possible, c'est-à-dire être simplement capable d'existence, est être dans un autre monde que dans le monde réel. Formellement, notre modèle ne signifie pas que  $w$  est un monde possible, non un monde lointain et que les choses en lui sont des *possibilia*, non des choses éloignées. Le modèle ne dit lui-même rien de la Possibilité ; cette interprétation ne vaut que si l'on choisit de considérer l'existence comme une propriété et selon laquelle un monde est exclusif et dans laquelle il se spécifie. Seulement si  $w$  est un monde irréel, «  $a$  est  $F$  dans  $w$  » peut faire la lumière sur «  $\Diamond Fa$  » ; être dans un monde très éloigné n'est pas être possible<sup>17</sup>. Un monde est un monde possible seulement si *une chose est un existenciable*, ce qui peut exister. Les choses n'ont pas besoin d'*exister* dans un monde  $w$  pour être possibles ; au contraire,  $w$  est un monde *possible* car il se compose de choses, c'est-à-dire d'existenciabiles. Ainsi, si on remplace " $F$ " par « Existence » dans «  $\Diamond Fa$  », toute la formule peut être lue ou bien comme «  $a$  peut exister » ou «  $a$  est une chose » ; dans notre modèle, les deux sont synonymes.

On peut formaliser cette objection. Je dis que

(1)  $a$  est Irréel mais il pourrait être Réel,

a la même forme logique que

---

<sup>17</sup> D'où une objection connue à la sémantique de Lewis : si d'autres mondes sont aussi réels que le nôtre, pourquoi un de ses objets dans un monde étranger  $F$  (objet)

(2)  $b$  est Non-Rouge mais il pourrait être Rouge.

(2) implique<sup>18</sup> que le cas réel de  $b$  est non-rouge mais qu'une occurrence irréal de  $b$  est rouge, c'est-à-dire,

(2A) Réel( $b, w_0$ ) & Non-Rouge( $b, w_0$ ) & (E $w$ )[Irréel( $b, w$ ) & Rouge( $b, w$ )]

par parité du raisonnement (1) implique

(1A) Réel( $a, w_0$ ) & Irréel( $a, w_0$ ) & (E $w$ )[Irréel( $a, w$ ) & Réel( $a, w$ )]

Comme (1A) ne vaut rien, quelque chose ne va pas. Si (1) implique (1A) alors (1) est faux et l'actualisme se trouve justifié. Si cela n'implique pas cela, cela peut venir de ce que la Réalité n'est pas une propriété de premier ordre ; dans ce cas également mon opinion est réfutée.

Je réponds que  $a$  ne doit exister quelque part pour que " $a$  pourrait exister" soit vrai ; il suffit qu'il soit une chose, c'est-à-dire, un gros morceau d'un certain monde. Pour le comprendre, examinez un modèle où la Rougeur se comporte comme l'Existence dans notre modèle. Soit  $r_0$  être un mode spécifié par la Rougeur et cela de manière exclusive. Une chose  $b$  qui est rouge en  $r_0$  est le cas dans certains mondes également mais là elle n'est pas rouge. Supposez que " $b$  pourrait être F" implique qu'un cas de  $b$  est F dans un  $r \neq r_0$ .

(3)  $b$  n'est Non-Carré mais il pourrait être Carré

implique

(3A) Rouge( $b, r_0$ ) & Non-Carré( $b, r_0$ ) & (E $r$ )[Non-Rouge( $b, r$ ) & Carré( $b, r$ )]

Jusque là, aucun problème ; mais si quelque chose de non-carré pouvait être carré, une chose non-rouge pourrait être rouge ; ce qui donne

---

<sup>18</sup> Dans l'ontologie de Plantinga, «  $b$  est Rouge » est contingent alors que «  $b$ -dans-  $w_0$  est Rouge » est nécessaire (vrai dans tous les mondes possibles), de sorte que la première n'implique pas la dernière. Dans mon ontologie,  $b$  est identique dans  $w_0$  avec ses occurrences  $b$ -dans-  $w_0$ , alors si on dit " $b$  est Rouge" dans  $w_0$ , l'implication est valide. Comparez : « David » ne peut être substitué « David le 1/1/1990 », mais dire « David est malade » le 1/1/1990 implique « David est malade le 1/1/1990 ».

(4) *b* est Non-rouge mais il pourrait être Rouge.

Si nous traitons (4) comme nous avons traité (3) nous aboutissons à une absurdité :

(4A) Rouge(*b*, *r0*) & Non-rouge(*b*, *r0*) & (Er)[Non-rouge(*b*, *r*) & Carré(*b*, *r*)]

La réponse évidente. (4A) est faux non parce que la rougeur n'est pas une propriété mais parce que si *b* est Non-Rouge alors par hypothèse il n'est pas en *r0* ; dire qu'il peut être rouge revient à dire qu'il n'est pas rouge, seulement possiblement rouge (cela arrive dans *ri* (indice *i*), non en *r0*). Dans ce modèle, être une chose, c'est pouvoir être rouge. Ainsi (4) implique seulement:

(4B)  $\neg$  (Ex)(*x=b*, *r0*) & (Ex)(Er)[(*r*≠*r0*)&(x=*b*, *r*)]

Si la choséité est une rougeur possible alors (4) n'implique pas (4A), ce qui ne montre pas que la rougeur n'est pas une propriété. Si la choséité est une existence possible, ce qui est le cas de toutes les choses même si elles n'existent pas, (1) n'implique pas (1A), ce qui ne montre pas que l'Existence est une propriété. « *a* pourrait être réel » implique que *a* est le cas dans un monde différent de *w0*, non que son occurrence ici soit réelle. (1) n'implique pas (1A) mais

(1B)  $\neg$  (Ex)(x=*a*, *w0*) & (Ex)(Ew)[(*w*≠*w0*) & (x=*a*, *w*)]

## V. L'objection causale

Les actualistes, qui affirment que seules les choses qui peuvent exister existent vraiment, trouvent un soutien dans la théorie causale de la référence. Selon cette théorie, un signe *n1* nomme un objet *d* seulement si une chaîne causale de genre K relie *n1* à un signe ancien *n0* qui interagit avec *d* en parallèle. Si aucun signe « Hamlet » n'interagit avec Hamlet, « Hamlet » ne nomme pas Hamlet.

Un possibiliste, Robert Howell, radicalise cela et affirme qu'une liaison causale *existe bien* entre nos signes de « Hamlet » et Hamlet car Shakespeare a bien rencontré Hamlet dans son imagination. Quand il écrivit *Hamlet*, il vit Hamlet par les yeux de son esprit et le nomma « Hamlet », instaurant ainsi une chaîne causale qui lie nos signes d'« Hamlet » à Hamlet

lui-même<sup>19</sup>. Mais la thèse de Howell ne tient pas ; nous pouvons nous référer à une entité même si personne ne la « voit » mentalement. Shakespeare n'a pas besoin d'avoir vu *Hamlet* en privé. De surcroît, si Shakespeare interagit causalement avec Hamlet, les deux appartiennent au même monde et ainsi Hamlet est réel. Mais ce n'est pas le cas.

Par contraposition, la Théorie Causale de la Référence implique que si un signe *n* n'est pas lié selon K à quelque signe *m* qui interagit en parallèle avec *d*, alors il ne dénote pas *d*. et réciproquement : si un cas *d*1 de *d* n'a pas d'ancêtre *d*0 qui interagit en parallèle avec le nom *n*, *n* ne le dénote pas. Ainsi, la Théorie Causale de la Référence semble réclamer que si *n* nomme *d*, alors les occurrences du nom *n* sont reliées causalement selon K, en vertu d'un baptême original, à toutes les occurrences du nom *d*. Pourtant cette condition n'est *jamais* satisfaite : aucune voie causale ne conduit des occurrences de George Bush dans d'autres mondes à son baptême dans le monde réel et aucune voie causale ne mène des occurrences de son nom dans les autres mondes à son baptême dans le monde réel. Comment, dès lors, un signe du nom « Bush » utilisé dans le monde réel peut-il se référer à Bush dans d'autres mondes ? Comment puis-je parler de possibilités non-actualisées ? La solution ne peut être que les occurrences de Bush dans les autres mondes interagissent causalement avec son baptême dans ces mondes car tout d'abord, Bush peut être le cas dans des mondes où il n'y a pas de parallélisme et ensuite parce que même si c'était le cas, ce parallélisme n'est pas causalement relié aux signes de Bush que nous avons inventés dans ce monde. Mais en dépit de tout cela nous parlons effectivement des occurrences irréelles de Bush, c'est-à-dire par exemple, qu'il pourrait être réélu !

Les occurrences irréelles ne sont pas causalement liées aux événements réels ; mais si l'on leur réfère des *possibilia* irréalisées par des termes auxquels ils ne sont pas causalement liés, alors une liaison causale n'est pas nécessaire à la référence. Si je peux parler du Bush possible et que cette occurrence n'est pas liée causalement à mes mots et à son baptême, alors Winnie l'ourson n'a pas besoin de lien causal avec sa cérémonie de nomination, pas plus qu'avec les signes conséquents qui s'y réfèrent.

Des philosophes disent que les occurrences de Bush dans d'autres mondes sont reliées à Bush « à travers l'identité »<sup>20</sup>. Quoique cette relation puisse être, elle n'est pas causale. Les occurrences de Bush dans les différents mondes ne sont pas en relation les unes avec les autres car il n'y a pas de relation causale entre ces mondes. Une relation non causale de

---

<sup>19</sup> Voir Howell (1979).

<sup>20</sup> L'expression revient à Sidelle (1992).

l'identité entre les occurrences d'une même chose dans différents mondes peut également lier ces occurrences distinctes de cette même chose inexistante. Que dans un cas il y a aussi une instance réelle alors que dans l'autre il n'y en est pas, cela n'a aucune importance : le vrai Bush n'aide pas les vraies instances de son nom à traverser l'abîme intersidéral et à atteindre d'autres instances de Bush. L'identité n'est pas causale : les relations causales entre des éléments ne les rendent pas identiques, comme les occurrences d'une même chose. L'identité n'est pas *seulement* un problème d'intention.

Nous pouvons parler des possibilités irréelles de Bush parce que nous avons l'intention de parler d'elles. L'intention est assez bonne : elle ne nécessite pas de chaîne causale pour se transporter entre les mondes. De même, lorsque l'on parle d'un individu non actualisé, nos mots n'ont pas besoin d'un véhicule causal pour les emmener dans des mondes où ces individus résident ; l'intention de s'y référer suffit. De même que notre intention de parler Bush est suffisante pour relever des occurrences irréelles, de même notre intention de parler d'Hamlet suffit à le relever et à le lier aux signes de « Hamlet » dont on se sert ici dans le monde réel.

Les actualistes objectent à « l'identité infondée » (comme la nomme Forbes)<sup>21</sup>. Ils affirment que si *i* est et si *k* n'est pas une instance de *a*, *i* doit pouvoir être distingué de *k*. Je ne suis pas d'accord : cette condition confond l'identification avec l'identité. Il faut faire une différence qualitative pour identifier quel est le cas de *a* mais non pour être un cas de *a*. Rien, sauf être *a*, ne rend vrai que *i* et non *k* est *a*. l'identité de *a* dans  $w_1$  avec *a* dans  $w_0$  n'est pas fondée dans la relation qu'ils ont ensemble, serait-elle une relation causale de type lockien ou gricien. Nous voulons parler d'une possibilité de *a* en soi et de rien d'autre. Ce que nous pouvons alors faire, c'est une hypothèse *a priori*, non fondée sur notre capacité à identifier *i* comme un cas de *a*; si *i* ne peut être distingué de *k*, nous ne pouvons lequel est celui dont nous parlons mais ce n'est pas très grave. L'image fantasmatique d'un voyage à travers les mondes pour tenter de *découvrir* si nous parlons de *i* ou de *k*, est conceptuellement obscure.

Étant donné  $wH$  un monde où Shakespeare existe comme il existait réellement et  $wH^*$  un monde où il est tel qu'il pourrait être. Considérons  $wH$  comme le monde-cible de Hamlet et  $wH^*$  comme un monde où Hamlet est tel qu'il pourrait être. Hamlet ne peut être le cas dans  $wH$  (là, Hamlet est un fragment de l'imagination), par conséquent, il n'y a pas de mondes  $w(S\&H)$  ni de  $w(S\&H^*)$ . Mais  $w(S^*\&H^*)$  et  $w(S^*\&H)$  sont des mondes possibles : Hamlet, qu'on le décrive ou non comme *Hamlet*, peut habiter un même

---

<sup>21</sup> Forbes (1986, pp. 6-7).



monde que Shakespeare où ce dernier n'a pas écrit *Hamlet*. Il est des mondes où Hamlet a rencontré Freud ou épouse Cordélia :  $w(H^* \& Cordélia^*)$  et  $w(H^* \& Freud^*)$  sont des mondes possibles<sup>22</sup>.

## VI. L'objection d'unicité

L'argument courant qu'on oppose au possibilisme, c'est que les termes singuliers devant se référer aux choses irréelles ne répondent pas à la condition d'unicité ; par conséquent ils ne parviennent pas à trouver une référence<sup>23</sup>. Soit « la montagne d'or » : différentes choses sont les uniques montagnes d'or dans différents mondes. Laquelle est La Montagne d'Or ? Ou bien prenons Hamlet. Shakespeare a précisé des caractéristiques mais une infinité d'hommes distincts dans une infinité de mondes distincts possèdent ces caractéristiques. Si *a* est un prince danois dont l'assassin du père a épousé sa mère etc. dans le monde  $w_1$  et si *k* a ces traits dans  $w_2$ , qui est Hamlet ? *a* et *b* ne peuvent être Hamlet chacun dans son monde car il se peut qu'ils habitent ensemble un monde  $w_3$ , où ils sont clairement distincts. Ainsi non seulement Hamlet n'est pas réel mais il pourrait n'y avoir *aucun* Hamlet car il n'y a pas moyen de le distinguer. Une histoire évoque « le policier » : qu'est-ce qui peut qualifier une seule chose possible et exclure toutes les autres, comme étant *ce* policier ? Or si « Le policier » ne parvient pas à distinguer un individu unique, il n'a pas de référence<sup>24</sup>. Dès lors nous ne pouvons pas nous référer à des choses irréelles.

Les haecceïtistes construisent une réponse : chaque individu a une seule essence irréductible et individuelle. Hamlet est le seul et l'unique à posséder l'Hamletité et le policier susdit a aussi une essence; qui *le* trouve peut *l'*identifier *lui* dans tous les mondes où il est le cas. Mais postuler l'unicité de l'essence (et non un ensemble de propriétés nécessaires) de chaque chose, c'est non seulement baroque mais aussi inutile. Les haecceïtés manquent de consistance, alors comment l'un d'entre eux peut-il

---

<sup>22</sup> Forbes (1986, pp. 20-21) admet aussi des entités fictionnelles qui sont autres que celles décrites dans des histoires, mais pour faire cela il se sert de degrés de possibilité (il lui manque une caractéristique que Conan Doyle attribuait à Holmes « est une possibilité pour Holmes de tel-et-tel un degré »), une complication inutile.

<sup>23</sup> Le *locus classicus* est "On What there is" (Quine, 1961). Pour une reformulation, voir Kaplan (1973), et Kripke (1980, pp. 156-158).

<sup>24</sup> Forbes (1986, p. 20) adopte une position moyenne : « Si une histoire de Holmes dit que Holmes fit signe à un policier qui passait sur son chemin pour Scotland Yard, il paraît excessif de considérer "ce" policier comme un personnage défini de fiction créé par Conan Doyle, en se fondant simplement sur cette phrase de l'histoire ». Des millions de phrases ne parviennent pas plus nettement à une caractérisation du personnage qu'une seule phrase, de sorte que si Forbes refuse l'individualité à ce policier, il doit aussi la refuser à Holmes.

se distinguer d'un autre ? Qu'est-ce qui au niveau de E fait l'haeccité de Hamlet plutôt que celle de Newton? L'haeccitisme est un mythe absurde. Nous n'avons pas besoin de mythologie pour dépasser l'objection de l'unicité; cet argument se fonde sur une erreur conceptuelle. Nous n'avons pas besoin pour nous référer à un individu irréel, de pouvoir l'identifier ou le distinguer des autres. Kripke n'aurait pas commis cette erreur car il a exposé une faute semblable au sujet de l'identification à travers les mondes.

Comment puis-savoir quel cas dans  $w_1$  est Napoléon ? Peut-être est-ce quelqu'un d'autre ? Je ne peux pas<sup>25</sup> dire Napoléon dans un autre monde à part de quelqu'un d'autre ici. Ainsi, comment puis-je dire que Napoléon est le cas dans d'autres mondes ? Ce problème peut conduire à rejeter la notion de chose (comme c'est le cas de Lewis) qui revient dans de nombreux mondes car aucune marque ne permet de différencier Napoléon d'autres choses. Mais Kripke vit que ce problème repose sur un malentendu. Nous n'examinons pas un monde possible grâce à un télescope, comme pour trouver un cas de *i* dans chaque monde. En voyant à quoi ressemble Napoléon, nous ne demandons pas si c'est bien Napoléon. Nous *supposons* que ce « Napoléon » distingue Napoléon, et pas un autre, dans tous les mondes. Nous ne pouvons pas parler de Napoléon à part des autres dans d'autres mondes, mais ça n'est pas nécessaire ; pour parler de Napoléon dans d'autres mondes, il suffit de se servir de ce nom. « Napoléon se réfère aux occurrences de Napoléon dans tous les mondes même si nous ne pouvons l'y identifier ; notre terme « Napoléon » rassemble toutes les occurrences de Napoléon parce que nous en avons l'intention, et non parce que dans le monde  $w_1$  Napoléon se distingue de quelqu'un qui n'est pas lui, dans le monde  $w_2$ .

C'est encore le cas des choses qui n'existent pas : leur unicité est supposée et ne peut être découverte. Par « le policier », nous *visons* la référence du policier, non d'autres. Nous ne pouvons parler de Hamlet ou du policier en les distinguant de ceux qui leur ressemblent sans être eux; et alors ? Nous voulons parler d'*eux*, non des autres, et cela suffit. « Qui est Hamlet ? Est-il *i* ou *k* ? » est une mauvaise question ; tout comme « Qui est Napoléon ? Est-ce *i* ou *k* ? » Hamlet est Hamlet, et Napoléon Napoléon ; une personne se distingue de tout autre, non parce que son haeccité est unique, mais parce que c'est un individu.

La réponse « *i* est Napoléon, non *k*, parce que *i* s'est développé à partir des gamètes de Napoléon » est inutile car nous ne savons pas quels sont ses gamètes : sont-ils *m* ou *n*, que l'on ne peut distinguer ? L'identité-des-origines affirme l'identité. Nous supposons que Napoléon et ses

---

<sup>25</sup> Comme le remarque par exemple Chisholm (1967).

gamètes sont le cas dans d'autres mondes et nous nous y référons. L'unicité de la référence est garantie non par une enquête dans les différents mondes mais par la nature des noms : un nom prétend dénoter un seul individu, sans se demander comment cet individu doit être individué. Shakespeare voulait que « Hamlet » nomme un individu ; il ne s'est pas servi du possibiloscope pour rechercher les mondes pour cet individu et accrocher l'étiquette « Hamlet » à son cou. Il a plutôt *supposé* que Hamlet est le cas dans de nombreux mondes et dans certains d'entre eux (les mondes-cibles de *Hamlet*) il satisfait la description dans *Hamlet*.

En nous servant d'un terme singulier, nous voulons nous référer à la même chose selon différents indices, où elle a différentes propriétés. Cependant il n'y a rien dans cette intention pour nous signaler comment nous devons identifier cette chose dans tous ou dans certains de ces indices. C'est un problème épistémique et empirique que la pratique de l'usage des noms ne résout pas et qu'elle n'a pas à résoudre. C'est précisément une telle confusion entre des considérations épistémiques et sémantiques qui donna lieu à l'opinion selon laquelle les noms sont des descriptions définies abrégées. En effet, on pensait qu'un nom est inutile, à moins qu'il ne contienne une stratégie pour identifier un référent. Cela correspond au projet d'une langue idéale qui éviterait que l'erreur perdure. Un nom, toutefois, n'est pas un procédé pour distinguer un objet ; c'est un outil pour se référer au même objet, qu'il doive ou non être distingué.

En réalité, l'identité des choses n'est pas écrite sur tout son visage. Les avocats du droit-à-la-vie et du libre-choix ne sont pas d'accord sur le fait qu'un embryon est ou non la personne en laquelle il se développe, ou si c'est une personne *distincte de* celle en laquelle il se développe. Si vous êtes assuré contre l'ouragan Andrew, une cour doit décider si le vent qui a abîmé votre maison *est bien* Andrew ou s'il est plus juste de dire que c'est un autre orage qui s'est développé *à partir* d'Andrew. Les mondes possibles ne fonctionnent pas ainsi : si je parle de ce qui aurait pu arriver à *Andrew*, vous ne pouvez pas réexaminer cette situation et parvenir à la conclusion que l'être impliqué n'est pas Andrew. Je n'ai pas à *montrer* que c'est Andrew. De même, dans certains mondes, une entité qui est le cas comme *étant* Hamlet n'a pas besoin de preuve : c'est ce à quoi servent les mondes possibles. Ils garantissent l'identité, non l'identification. Mon intention de parler d'un individu (peu importe s'il est le cas dans la réalité) est suffisante pour garantir son existence dans les mondes possibles. C'est dire que cet individu est justifié par mon intention de *le* nommer ; mon intention n'a pas à « distinguer » une chose « pré-existante ». C'est un mythe lewissien fallacieux de penser les mondes possibles comme le monde réel, car c'est

oublier qu'ils ont été bâtis pour nos besoins référentiels. A la différence du monde réel, on suppose *donnée* l'identité des habitants des mondes possibles, et non empiriquement vérifiée. Ainsi, Napoléon est l'un de ces habitants, Hamlet en est un autre. A moins que je sabote mon intention de trouver une référence en attribuant à la chose dont je veux parler des propriétés incohérentes des points de vue interne et externe, je sais qu'elle est le cas dans un certain monde possible ; son statut d'entité possible est stipulée et garantie *a priori*. Que Kripke ait succombé à la tentation de la métaphore du « monde » et qu'il ait commencé à traiter son modèle de manière réaliste, comme si les affirmations au sujet d'Hamlet étaient vraies en vertu des états de choses qui *pourraient* être découvertes telles qu'Hamlet et aucun autre est bien celui-là qui est le cas en elles, montre que le pouvoir de séduction de la métaphore peut égarer même les plus grands esprits.

L'haeccétisme commet la même erreur en postulant l'haeccété au sein de la réalité, une caractéristique qu'un seul et unique individu doit posséder, offrant par là un moyen de le distinguer. Il est tout à l'honneur de Kripke de n'avoir jamais utilisé ce mythe. C'est une pauvre métaphysique qui évoque des entités réelles pour refléter notre manière arbitraire de découper le monde en choses individuelles, créant une entité occulte pour refléter une hypothèse sémantique. Le prédicat « Est Napoléon » dénote uniquement Napoléon : cela ne signifie pas que Napoléon a un trait secret nommé par ce prédicat, mais simplement que ce prédicat s'applique seulement à Napoléon. Le seul prédicat qui satisfait seulement Hamlet est « Est Hamlet », non parce qu'il autorise à le « distinguer » d'une manière pseudo-empirique. La "distinction" est purement sémantique. Ainsi, N ne dénote pas *d* si et seulement si N spécifie une condition *C* dans les mondes-possibles  $w_i$ , où *d* satisfait de manière unique *C* dans  $w_i$ . Mais il faut plutôt dire que N dénote *d* si et seulement si nous voulons nous servir de N pour dénoter un individu, et que N spécifie une condition non contradictoire *C*. Alors il *faut* que nous supposions que dans certains mondes où l'on satisfait à *C*, il est un *d* qui lui satisfait, et nous considérons ces mondes comme des mondes-cibles de N.

## **7. L'objection créationniste**

Kit Fine<sup>26</sup> considère l'objection créationniste comme la « plus fondamentale » aux opinions qu'il appelle « l'internalisme » et (un terme

---

<sup>26</sup> Fine (1988). Ses autres objections ne s'applique pas à ma thèse, car j'ai besoin de choses pour manifester la cohérence et la précision sous des règles logiques.

inapproprié !) « le platonisme » au sujet des choses inexistantes. Il montre « non que les formulations particulières sont fausses mais que la conception sous-jacente est une erreur », ce qui exige « non une certaine modification des axiomes existants, mais une théorie totalement nouvelle »<sup>27</sup>. Les internalistes refusent de reconnaître que Shakespeare a créé Hamlet, mais selon Fine, c'est faux. Les être fictifs

« N'ont pas d'existence indépendamment de l'action appropriée de l'auteur. Il faut plutôt dire qu'ils se mettent à exister grâce à cette activité, d'une manière semblable à celle par laquelle une table vient à exister sous l'action du menuisier... Cela semble simplement faux de dire de Shakespeare qu'il a découvert ou représenté Hamlet en premier »<sup>28</sup>.

Mes intuitions sont en désaccord avec celles de créationnistes. Si « créer » c'est faire exister quelque chose, alors si Shakespeare avait créé Hamlet, Hamlet aurait existé ; cependant Hamlet n'existe pas, donc Shakespeare ne l'a pas créé, ni personne d'autre. Pour répondre à cette objection, Fine postule des niveaux d'existence :

« Tous les objets réels n'existent pas, au moins selon une opinion créationniste des objets imaginaires. Car selon cette opinion, ils acquièrent l'existence en vertu de l'activité créative appropriée... Ainsi ces objets ont leur existence en contraste avec les fictions purement possibles, qui auraient pu exister ainsi, mais de fait qui n'ont pas cette existence. Ceux-là sont les objets réels. Selon moi, on aboutit alors à une division tripartite de la réalité des individus. Il y a la division courante entre les réels et ceux qui sont juste possibles. Mais parmi les réels, il y a une distinction entre ceux qui existent et ceux qui n'existent pas »<sup>29</sup>.

Cette ontologie baroque est convoquée uniquement pour que Shakespeare fasse exister Hamlet. Mais comment pourrait-il créé un homme qui vivait bien des années avant lui ? Si personne ne conduit Hamlet dans son monde, ce sont ses parents, Gertrude et Hamlet, qui en sont l'origine, non Shakespeare. Fine a tort, mais le problème qu'il soulève implique une question classique en esthétique. Shakespeare n'a pas créé Hamlet mais la pièce *Hamlet* qui comporte le rôle HAMLET. En créant *Hamlet*, il a créé le personnage HAMLET. Mais dès lors, qu'est-ce qu'un personnage ?

---

<sup>27</sup> Fine (1988, p. 130).

<sup>28</sup> *Ibid.*

<sup>29</sup> Fine (1988, p. 132).

Une pièce de théâtre comporte des *motifs* récurrents comme des éléments structuraux dont le développement entrelacé constitue le tissu artistique de la pièce. Les mots, les images, les thèmes récurrents peuvent tous être utilisés en guise de motifs ; par exemple l'image de la maladie et de la corruption est un motif central dans *Hamlet*. Mais il est trivial, bien que non moins vrai, que Hamlet est décrit dans *Hamlet* et donc que la représentation de Hamlet est un *motif* dans *Hamlet*. Un *personnage* est une représentation d'un personnage dont on se sert comme motif dans une pièce où HAMLET est un rôle et un motif récurrent. Pour chaque trait d'une personne représentée là correspond un trait du personnage qui le représente, mais la réciproque est fautive. Hamlet parle par énigmes ; donc le rôle de Hamlet implique des énigmes ; d'autre part le personnage HAMLET se rapporte à Lord Essex et fait allusions aux problèmes financiers du Globe, alors que Hamlet ne fait pas de telles choses, car il ne connaît pas l'Angleterre élisabethaine. On ne peut *jouer* Hamlet (on peut seulement *l'imiter*), mais un joueur *joue* un rôle, un personnage. Dieu peut faire exister Hamlet ; Shakespeare, qui a créé *Hamlet*, y fait exister les rôles, dont HAMLET. Un président peut construire un bureau un rôle peut être rempli par son copain, mais il ne peut créer le copain. Il peut créer un rôle, celui de CONSEILLER SPECIAL, mais il ne peut créer le conseiller spécial.

*Hamlet* n'est pas qu'une description d'un monde ; aucune œuvre littéraire n'est maigre à ce point. Le même monde peut être décrit de différentes manières. *Hamlet* est beaucoup plus riche que le monde qu'il présente : ce monde peut être exprimé dans un style fleuri ou laconique, avec des phrases longues ou courtes, selon une chronologie naturelle ou avec un flash-back. De telles différences sont dans l'œuvre, non dans son monde. Un personnage peut être *étouffé ou plat, principal ou secondaire, développé ou esquissé*. On ne peut rien attribuer de tout cela à la personne représentée par le personnage. Un personnage est une partie d'une œuvre, la personne qu'il représente n'en est pas une.

Fine ne peut reconnaître que Hamlet précède Shakespeare, mais son alternative est moins acceptable. Fine soutient que l'actualité de Hamlet, mais non son existence, revient à Shakespeare; donc Hamlet aurait existé même si l'on n'avait pas écrit *Hamlet*. Un tel créationnisme, par conséquent, revient à penser que Shakespeare a promu Hamlet dans l'ordre de l'Être. Selon moi, c'est incompréhensible. Je pense qu'Hamlet n'existe pas avant Shakespeare car Hamlet n'existe pas du tout ; mais il précède bien Shakespeare. Pour cela, on n'a pas besoin d'être dans le monde réel, de même qu'être plus gros que Shakespeare ne rend pas Falstaff réel. Deux événements peuvent arriver en des lieux adjacents mais en des moments

différents ; de cette manière, un événement peut en précéder un autre bien qu'ils ne soient pas dans le même monde.

Les arguments de Fine contre l'Internalisme impliquent les cas où deux choses ont la même description dans une histoire. Soit une histoire  $H$  qui mentionne des jumeaux et qui n'en dit rien de plus. Comment peuvent-ils être deux quand tout ce que l'on dit de l'un, on le dit de l'autre ? C'est un problème pour Fine selon lequel les objets décrits en  $H$  n'ont que les propriétés qui leur sont explicitement attribuées en  $H$ <sup>30</sup>. Selon moi, on satisfait  $H$  dans un ensemble de mondes,  $wH$  (les mondes-cibles de  $H$ ) ; les choses décrites en  $H$  ont les propriétés que  $H$  leur attribue dans tous les  $w \in wH$ , mais ils possèdent aussi d'autres propriétés par lesquels ils diffèrent dans certains  $w \in wH$ . Ainsi les jumeaux se distinguent. Dans certains mondes de  $wH$  l'un d'eux possède des propriétés qu'il ne partage pas avec l'autre.

### **VIII. L'objection surréaliste**

Des histoires logiquement impossibles peuvent-elles être satisfaites ? Des auteurs (Meinong, Parsons, Castañeda) autorisent les mondes impossibles. Pour ma part, je m'y refuse. Dès lors, de quoi parlent les histoires surréalistes ? Soit une histoire  $H^*$  qui considère  $p$  et non- $p$ . Nous pouvons créer des mondes qui satisfont  $H^*$  si nous nous servons d'une logique qui permet la contradiction, par exemple celle de Graham Priest, mais je pense que cela n'est pas la bonne manière d'y parvenir. L'intérêt de  $H^*$ , c'est d'étendre la compréhension au-delà des bornes : les ruses intelligentes qui font que l'on peut satisfaire  $H^*$  en bafouent l'intention. La littérature absurde est censée n'être précisément que cela : absurde. La rendre satisfaisante, c'est la mutiler ; il est essentiel à l'histoire  $H^*$  que rien ne la satisfasse. Alors qu'est-ce que  $H^*$  représente ?

L'ensemble  $wH$  des mondes-cibles d'une histoire  $H$  est un ensemble,  $wH$ , dont chacun des mondes ( $w \in wH$ ) satisfait  $H$ . Une histoire,  $H$ , contient un ensemble de déclarations explicites et implicites  $pi...pn$  dont chacune est satisfaite dans un ensemble de mondes, respectivement  $wpi...wpn$ . Ce sont les ensembles *partiels* de cibles de  $H$  ;  $wH$ , l'ensemble de cibles de  $H$ , est leur intersection, l'ensemble des mondes dans lesquelles toutes ses affirmations sont satisfaites. L'intersection de  $wpi$  et de  $w\neg p$  est inexistante,

---

<sup>30</sup> Fine (1988, p. 116) dit que Humboldt, le héros d'une histoire dont la seule phrase est « Humboldt est médecin », a une seule qualité, Etre Médecin. Mais si « médecin » a une signification courante alors Humboldt a aussi d'autres propriétés : Voir des patients, Avoir un diplôme, etc. La réserve de Fine selon laquelle l'histoire précédente est un genre qui n'autorise pas de donner des traits non explicites dans l'histoire rend son récit insignifiant.

et  $wH^*$  est un ensemble vide : elle ne contient aucun monde ; cependant  $H^*$  possède des ensembles partiels de cibles. Les séries de cibles cohérentes maximales sont particulièrement intéressantes : si " $p \ \& \ \neg p$ " est l'unique contradiction de  $H^*$ , et si  $H^{*1}$  est la partie de  $H^*$  qui contient tout  $H^*$  sauf " $p$ ", et  $H^{*2}$  la partie de  $H$  qui contient tout  $H^{*1}$  sauf " $\neg p$ ", alors  $H^{*1}$  et  $H^{*2}$  possèdent des séries de cibles non vides,  $wH^{*1}$  et  $wH^{*2}$ . Alors  $H^*$  possède un ensemble de cibles vides,  $wH^*$ , et un ensemble de séries de cibles non-vides :  $\{wH1, wH2\}$ .  $\{wH1, wH2\}$  n'est pas l'union  $\{wH^{*1} \cup wH^{*2}\}$  de  $wH^{*1}$  et de  $wH^{*2}$  ; cette dernière est l'ensemble de cibles de  $H^*$  si et seulement si  $H^*$  ne dit rien sur le cas de  $p$  ; alors il y a des mondes dans ses séries de cibles, où  $p$ , et dans d'autres, *non-p*. Mais  $H^*$  dit bien quelque chose, même d'impossible, sur le cas de  $p$ . Evidemment, toute histoire, que l'on puisse ou non y satisfaire, a un ensemble partiel de cibles, mais elles n'ont aucun intérêt car leur union est ennuyeuse et  $wH$  constitue leur intersection. Ce qui rend une histoire  $H^*$  différente c'est que un certain ensemble spécial de ses ensembles partiels de cibles est d'un grand intérêt pour nous.

Encore une fois, aucun ensemble de mondes ne peut comprendre tout ce dont une histoire est grosse. Le style et le niveau de langue, les tropes, l'ordre de la narration, la relation de ce qui est affirmé et de ce qui est impliqué, l'allure de la description, l'usage du discours direct ou indirect, les allusions, le rythme et les autres propriétés sonores, les caractéristiques graphiques du texte, sont autant de traits de  $H$  mais ils n'occupent aucune place dans ses mondes. Aucune œuvre n'est épuisée par les mondes dans lesquelles elle est satisfaite ; les mondes sont indifférents à la manière de les présenter, bien qu'elles soient capitales pour l'œuvre. Une affirmation contradictoire contribue à  $H$  en assurant qu'aucun monde ne la satisfait. Que  $H$  ne puisse être satisfaite, que tout essai d'envisager ses mondes échoue, c'est là un procédé littéraire. Cela crée de l'ironie, de l'anxiété ou du cynisme, le cas échéant, donnant ainsi à  $H$  son atmosphère et l'effet voulu.

Dans un argument ingénieux visant à ruiner l'opinion réaliste de l'interprétation, Margolis<sup>31</sup> montre que la littérature réaliste, tout comme les histoires absurdes, ne répond pas au modèle du monde possible. Une personne dans un monde possible peut être ou bien vivante ( $p$ ) ou bien morte (*non-p*), mais non les deux : on ne peut satisfaire «  $p \ \& \ \neg p$  ». Toutefois une histoire peut laisser la question de la vie ou de la mort ouverte. Cela peut être l'intérêt d'une histoire que de maintenir les deux options ouvertes, de manière à ce que le lecteur hésite. Comment cela peut-

---

<sup>31</sup> Margolis (1962, pp. 108-120).



il se concrétiser dans un monde possible ? La preuve que «  $p$  » est vraie aussi valable que la preuve que « non- $p$  » est vraie, si l'une d'entre elles est vraie, alors les deux le sont ; mais c'est impossible. La solution de Margolis, c'est que «  $p$  » et «  $\neg p$  » ne sont pas les prédicats d'un monde qui satisfait  $H$  : ce sont des hypothèses plausibles à son sujet. La contradiction est par conséquent évitée, car « Plausible ( $p$ ) & Plausible ( $\neg p$ ) », à la différence de «  $p$  &  $\neg p$  », peut être vrai. Aucun  $w \in wH$  ne peut être  $F$  et non- $F$ , mais il peut être plausiblement  $F$  et plausiblement non- $F$ .

Pour résoudre ce problème, je fais intervenir la réciproque de l'ensemble partiel de cibles discutées ci-dessus. Si ces deux possibilités, qu'on ait  $p$  est non- $p$ , sont significatives pour l'histoire  $H$ , nous avons deux séries de cibles *augmentées* par la prise en compte de leur contexte  $wH1$  et  $wH2$  :  $wH1$  est  $\{wH \cap wp\}$ ,  $wH2$  est  $\{wH \cap w\neg p\}$ . Bien sûr,  $wH$  n'est pas vide. Supposez que cela soit un trait essentiel de l'histoire  $H$  qui ne mentionne pas cela ou qui implique si le héros survit ou non à un accident de voiture. Cela ne sera pas une bonne idée de dire que dans certains mondes dans  $wH$  le héros est tué et que dans d'autres il vit car cela vaut de tous les détails triviaux non mentionnés dans l'histoire. Cependant, dans ce cas  $H$  lui-même spécifie d'elle-même deux séries de cibles augmentées significatives ; je les appelle des *interprétations*. Bien sûr, tout ce qui est vrai dans tout monde de  $wH$  est aussi vrai en elles, mais l'une d'elles est telle que dans chaque monde en elle est  $p$ , et l'autre est telle que dans tout monde en elle non- $p$ . Comme dans les cas précédents, un ensemble d'ensembles de cibles certaines augmentées de  $H$   $\{wh1, wh2, \dots\}$  est d'un intérêt spécial pour nous. Les œuvres classiques sont d'habitude identifiées selon un grand ensemble d'ensembles de cibles augmentées de valeurs, c'est-à-dire d'interprétations. Pour interpréter  $H$  (un texte, un morceau de musique ou quelque chose d'autre) consiste alors, comme Ingarden l'a dit dans un langage bien différent, fermer certaines des options qu'elle laisse ouvertes, rendre l'indéterminé un peu plus déterminé<sup>32</sup>.

---

<sup>32</sup> Je veux remercier David Widerker, Fred Sommers, André Gallois, Graham Priest et John Bigelow pour leurs commentaires précieux sur les versions précédentes de cet article.

## **Bibliographie**

- Chisholm, R. : 1967, "Identity through Possible Worlds : Some Questions", *Nous* 1, 1-8.
- Clark, R. : 1978, "Not Every Object of Thought has being", *Nous* 12, 181-188.
- Fine, K. : 1985, "Plantinga on the Reduction of Possibilist Discourse" in Tomberlin and Inwagen, *Alvin Plantinga*, D. Reidel, Dordrecht, pp. 145-86.
- Fine, K. : 1988, "The Problem of Non-existents", *Topoi* 1, 97-140.
- Forbes, G. : 1986, "In Defense of Absolute Essentialism", *Midwest Studies in Philosophy* 11, 3-31.
- Kaplan, D. : 1973, "Bob and Carol and Ted and Alice", in J. Hintikka et. Al., *Approaches to Natural Language*, D. Reidel, Dordrecht, pp. 490-518.
- Kripke, S. : 1980, *Naming and Necessity*, Harvard University Press.
- Howell, R. : 1979, "Fictional Objects : How they are and How they Aren't", *Poetics* 8, 129-77.
- Lewis, D. K. : 1983, *Philosophical Papers*, Vol. I, Oxford University Press.
- Lycan, W. : 1979, "The trouble with Possible World", in M. J. Loux (ed.), *The Possible and the Actual*, Cornell University Press, pp. 274-316.
- Margolis, J. : 1962, "The Logic of Interpretation", *Philosophy Looks at the Arts*, 1<sup>st</sup> ed., Scribner's, New York, pp. 108-120.
- Plantinga, A. : 1974, *The Nature of Necessity*, Oxford University Press.
- Plantinga, A. : 1985, "Self Profile", in Tomberlin and Inwagen, *Alvin Plantinga*, D. Reidel, Dordrecht, pp.
- Priest, G. : 1987, *In Contradiction : A Study of the Transconsistent*, Nijhoff, Dordrecht.
- Quine, W. V. O. : 1961, "On What There Is", in *From a Logical Point of View*, 2<sup>nd</sup> revised ed., Harvard University Press
- Rappaport, W. J. : 1978, "Meinongian Theories and Russellian Paradox", *Nous* 12, 153-80.
- Salmon, N. : 1987, "Existence", *Philosophical Perspectives*, 1, 49-108.
- Sidelle, A. : 1992, "Rigidity, Ontology and Semantic Structure", *The Journal of Philosophy* 89, 410-30.
- Van Inwagen, P. : 1986, "Two Concepts of Possible Worlds", *Midwest Studies in Philosophy* 11, 185-214.
- Walton, K. : 1991, *Mimesis as Make Believe*, Harvard University Press.
- Zemach, E. : 1992, *Types : Essays in Metaphysics*, E. J. Brill.

## Quatre ontologies

Eddy M. Zemach

Dans cet article je souhaite décrire quatre ontologies, toutes déduites d'un même principe fondamental. Je suggérerai que nous utilisons ordinairement, d'une manière quelque peu bâtarde, les termes désignant des entités que chacune de ces ontologies reconnaît. J'indiquerai ensuite qu'il faut prendre conscience que l'ontologie présupposée ou impliquée par l'usage courant d'un groupe de termes peut s'avérer très différente de l'ontologie présupposée ou impliquée par l'utilisation d'un autre ensemble de termes semblables. Cependant ma thèse ne concerne pas principalement l'analyse du langage courant. L'essentiel de mon propos est de montrer que chacune de ces ontologies est complète et auto-suffisante et qu'il n'est pas *nécessaire* pour se servir de l'une de la combiner à une autre. La raison pour laquelle on utilise couramment toutes ces ontologies - même si certaines d'entre elles sont d'un emploi bien *plus* fréquent - n'est pas que chacune d'elles, en elle-même, est inefficace ou fautive. Les raisons sont pragmatiques et historiques et tiennent davantage au naturel, à la facilité et la simplicité de leur expression qu'à leur parfaite adéquation.

Globalement, on peut qualifier de « nominalistes » *toutes* les ontologies dont on traitera ici car aucune d'entre elles ne peut s'approprier des entités qui ne sont pas spatio-temporelles telles que les classes, les nombres, les universaux ou les dieux. S'il y a une insuffisance à cela, alors toutes ces ontologies comportent en effet un défaut. Même si ce point ne sera pas développé au cours de l'article, je crois cependant qu'aucune de ces ontologies ne *devrait* pouvoir embrasser de telles entités platoniciennes. Quoi qu'il en soit, j'affirmerai que toutes les entités qu'une ontologie doit manipuler sont spatio-temporelles. Le problème de toute façon est que reconnaître que la région d'une ontologie *devrait* être un monde spatio-temporel *ne signifie pas* posséder une ontologie. Un monde spatio-temporel peut être « découpé » en entités distinctes de plusieurs manières *radicalement* différentes.

Les quatre ontologies que je discuterai existent en vertu de la possibilité de se référer à des entités spatio-temporelles en tant que telles, c'est-à-dire possédant une extension dans l'espace et dans le temps. Une ontologie peut interpréter ses entités comme *limitées* ou *continues* dans l'espace et dans le temps. Une entité continue dans une certaine dimension est une entité qui ne possède pas de parties dans la dimension dans laquelle

elle est continue. On peut dire d'elle qu'elle change ou qu'elle ne change pas dans cette dimension mais il faut ensuite préciser qu'il s'agit du changement (ou de l'absence de changement) de cette entité *dans sa totalité* au sein de cette dimension et non d'une partie isolée. La proposition contraire est vraie pour une entité limitée. Si une entité est limitée dans une certaine dimension, alors les différents lieux de cette dimension contiennent ses parties, non sa totalité *en chaque lieu*. Il est possible que deux lieux de cette dimension (limitée) contiennent, chacun, l'entité dans sa *totalité* à la seule condition qu'il y ait entre ces deux lieux une distance dans une dimension dans laquelle la dite entité est continue. Ainsi, si une certaine entité qui est un *Fs* se trouve en un certain lieu spatio-temporel *i* et si un autre lieu spatio-temporel *j* contient *Fs*, alors on peut dire que c'est la même entité *x* qui réside, dans sa totalité, à la fois dans *i* et dans *j* s'il y a entre *i* et *j* une distance dans une dimension dans laquelle les *Fs* ne sont pas limités. Si pourtant il n'y a pas de distance entre *i* et *j* dans une dimension dans laquelle des *Fs* sont continus, alors nous devons dire que *i* et *j* contiennent *différentes parties* du même *F* ou bien (dans le cas où le concept « être un *F* » exclut la possession de deux parties comme celles que contiennent *i* et *j*) contiennent *deux Fs différents*.

Pour définir « continu relativement à une certaine dimension », référons nous à la région spatio-temporelle occupée par une entité donnée *a* (« tout au long de sa vie », pour ainsi dire) comme *A*. Ainsi,

- I. Si *a* est continu relativement à une certaine dimension *x*, alors il y a plusieurs sections transversales de *A*, perpendiculaires à *x*, de sorte que chacune d'elles contienne *a* dans sa totalité.

Référons nous à chacune des sections de *A* comme de *B*. Nous pouvons alors définir "limité relativement à une certaine dimension" de la manière suivante :

- II. Si *a* est limité relativement à une certaine dimension *y*, alors il y a plusieurs sections transversales de *B* perpendiculaires à *y* de sorte que chacune d'entre elles contienne une partie de *a*.

Si une entité ne possède pas de dimension relativement à laquelle elle est continue, alors  $A=B$ . De cette entité on peut donner la définition simple qui suit (et qui est plus forte que ce que l'on peut seulement déduire de I et de II) :

III. Si  $a$  est limité relativement à toutes ses dimensions, alors chaque section de  $A$  contient une partie de  $a$ .

On aurait sans doute aimé avoir la réciproque de cette définition simple, à savoir la définition d'une entité continue relativement à toutes ses dimensions, dans le genre de

IV'. Si  $a$  est continue relativement à toutes ses dimensions, alors chaque section de  $A$  contient  $a$  dans sa totalité.

Pourtant, comme on le verra dans la section IV, cette définition est trop étroite. Par conséquent nous devons revenir à une stricte conjonction de I et de II pour obtenir

IV.  $a$  est continu relativement à toutes ses dimensions, alors il y a plusieurs sections transversales de  $A$  perpendiculaires aux dimensions  $(x, y, \dots)$  de  $a$  de sorte qu'il y ait plusieurs sections transversales de ces sections transversales perpendiculaires aux autres dimensions  $(z, u, \dots)$  de  $x$  de sorte que chacune d'elles contienne  $a$  dans son ensemble.

Une ontologie élabore ses entités limitées ou continues dans le temps et dans l'espace. Ici, on s'intéresse à quatre types d'ontologie : une ontologie dont les entités sont limitées dans l'espace et dans le temps, une ontologie dont les entités sont limitées dans l'espace et continues dans le temps, une ontologie dont les entités sont limitées dans le temps et continues dans l'espace et une ontologie dont les entités sont continues dans l'espace et dans le temps.

## I

On peut nommer ces entités limitées à la fois dans l'espace et le temps des *événements* ou des non-continuants (NCs). Ce sont des entités définies par leur extension spatio-temporelle. L'entité dont les limites sont données dans les quatre dimensions est un événement. Un événement est une entité qui existe dans sa totalité, dans une région définie par des frontières spatio-temporelles et chaque partie de cette région contient une *partie* de l'événement entier. Il y a bien sûr une quantité indéfinie de manières de découper un monde en événements ; certaines sont utiles et intéressantes, par exemple pour le physicien, d'autres qui constituent le plus

grand nombre nous semblent constituer une collection fantaisiste sans intérêt. N'importe quel bloc d'espace-temps est un événement. Dans la mesure où le terme « continu » a une signification spéciale dans cet article, j'utiliserai le terme « contigu » pour remplacer « continu » dans sa signification habituelle, à savoir ininterrompu et indivis. Les événements, bien qu'absolument discontinus, peuvent avoir des parties contiguës ou non contiguës. Un événement ne dure pas : il ne peut être entièrement à plusieurs endroits ou à plusieurs moments.

Quand les philosophes et les physiciens discutent des vers spatio-temporels, des points-événements ou des lignes de mondes, quand ils décrivent des éléments matériels tels que les "processus paresseux" et se réfèrent aux sections spatio-temporelles des entités, ils usent du langage de la première ontologie. Leurs substances, c'est-à-dire les entités qui selon eux composent le monde, sont des *événements* (NCs). Les événements sont les *uniques* substances de cette ontologie. Eux seuls peuvent recevoir des noms authentiquement propres et être sujets de prédicats. Une description du monde dans le langage de la première ontologie est une description d'événements, de leurs propriétés et de leurs relations.

Le langage de cette ontologie est relativement nouveau. Sans être parfaitement sûr de moi, je crois qu'il est né avec Minkowski et ses diagrammes espace-temps. Il n'y a pas d'ailleurs de lien essentiel entre l'ontologie d'événements et la Théorie de la Relativité. Newton aurait pu l'utiliser aussi bien que Quine, Goodman, Williams ou Taylor. Le concept de chose ou de substance, comme n'importe quel bloc, ou blocs, délimités dans l'espace-temps (et qui par conséquent a des parties spatio-temporelles et peut être divisé temporellement comme spatialement) est conciliable avec de nombreux systèmes de pensée. Je n'ai rien à ajouter aux différentes preuves de la capacité de cette ontologie à décrire le monde, à formuler les lois de la nature etc. et dans la mesure où la plupart des philosophes contemporains ne doutent pas que ce langage est au moins aussi adapté que tout autre pour dresser les catégories du réel, je conclurai en affirmant que la valeur de la première ontologie a déjà été reconnue.

## II

La deuxième ontologie est celle que nous utilisons principalement et qui est pour nous la plus naturelle. Si ce n'était pas le cas de la première ontologie, qui devient depuis peu de plus en plus présente dans notre langage, nous n'aurions pas le sentiment que cette ontologie n'est qu'une ontologie particulière, fondée sur une certaine manière d'appréhender la

spatio-temporalité des objets. Les entités qu'elle reconnaît sont continues dans le temps et limitées dans l'espace. Nous pouvons les appeler des *continuant*s dans le temps (CTs) ou simplement des *choses*. Nous considérons normalement presque tous les objets que nous rencontrons comme des CTs : cette chaise, mon stylo, mon ami Richard Roe, l'arbre au coin de la rue, la mouche qui rampe sur cette page. Cela ne signifie pas que tous ceux-ci ne peuvent pas être définis par d'autres catégories et considérés comme des événements. Ils peuvent très certainement l'être. « Cette chaise », par exemple, peut servir de qualificatif à un NC et certains philosophes l'utilisent en ce sens : ils disent qu'ils voient une section temporelle de la chaise et qu'ils s'assoient sur une autre section temporelle de celle-ci. Mais ce n'est pas la manière la plus courante qu'on a de dire « cette chaise » ou « Fido ». Normalement nous ne considérons pas du tout les chaises et les chiens comme des NCs. Nous ne les considérons pas comme des événements mais comme un genre distinct d'entités et le nom que nous posons sur eux, dans notre langage, obéit à une grammaire qui est fondamentalement différente de la grammaire des noms d'événements.

Une chose, ai-je dit, est limitée dans l'espace. Mon bureau s'étend de la fenêtre à la porte. Il comporte des parties spatiales et peut être divisé (spatialement) en deux. Cependant, relativement au temps, une chose est un continuant. Quand je regarderai mon bureau demain, je ne dirai pas que je vois une nouvelle partie du bureau, un nouveau segment temporel de celui-ci. Non, ce que je dirais, en me servant du langage de la deuxième ontologie, ce serait que maintenant je vois le bureau *de nouveau*. Et il faut noter que ce que je vois, selon cette ontologie, n'est pas une *partie* ou une *section* du bureau mais le bureau *dans sa totalité*. J'ai vu ce bureau hier et il se trouve encore là, aujourd'hui. Dire précisément, dans ce langage, que ce que j'ai vu aujourd'hui n'est qu'une partie du bureau serait ridicule et absolument trompeur : cela signifierait que j'ai perdu une partie du bureau, ses pieds peut-être ou son plateau et par conséquent que je ne possède pas le bureau entier mais seulement une partie. Les concepts de *chaise*, de *maison*, de *mon ami Roe* etc., que nous utilisons normalement, ne sont pas des concepts d'événements, même s'il est entendu qu'ils peuvent être *traduits* dans ce langage. Quand vous me présentez à Richard Roe, vous dites « Je vous présente mon ami M. Roe » et tous deux nous nous accorderons à dire que nous l'avons vu *entièrement* et non une section ou une de ses parties.

Le concept de CT est celui d'une chose *définie* (limitée) *relativement* à son lieu spatial mais non *définie* *relativement* à son lieu temporel. La définition d'une aiguille spécifie que quoi qu'il en soit elle doit avoir une configuration *spatiale* particulière mais rien n'est précisé au sujet du devenir

de cette aiguille ; elle peut vite disparaître ou bien être éternelle. Nous pouvons considérer deux entités (identiques) en forme d'aiguille comme une seule et même entité *seulement si* il y a une différence temporelle entre leurs lieux respectifs. Mais s'ils coexistent et s'ils n'y a pas de distance temporelle entre eux, nous dirons qu'il s'agit de deux aiguilles distinctes. La différence du lieu spatial a ainsi un rôle d'individuation relativement au CTs, alors que la différence du lieu temporel reste sans conséquence. Le fait que *a* et *b* ont forme humaine et sont simultanément en différents endroits est suffisant pour affirmer que *a* et *b* sont des hommes différents ; mais le fait que *a* et *b* ont forme humaine et qu'ils sont au même endroit à des moments différents ne permet pas d'affirmer que ce sont des hommes différents.

Il serait superflu de ma part, sinon ridicule, de tenter de défendre ici l'ontologie des choses. Le langage ordinaire et le langage de la plupart des sciences fournissent des preuves vivantes de son efficacité et de son auto-suffisance. De plus, de nombreux philosophes (Wilfrid Sellars<sup>33</sup> probablement avec le plus de clarté) ont montré que l'ontologie et le langage des événements peuvent être définis par le seul usage du langage des choses : en d'autres termes, chaque fait qui peut être exprimé en se servant des noms des NCs peut en principe être exprimé par le seul recours aux noms de CTs.

### III

Nous employons très rarement la troisième ontologie et quand c'est le cas c'est souvent en confondant ses termes avec ceux de la première ontologie. Cependant des termes tels que « ce bruit », « la Révolution Industrielle », « la viande », « la pluie », « les années Roosevelt », « la Grande Famine », etc., ne sont pas utilisés en général comme les noms d'événements (c'est-à-dire des noms de NCs). De même, les emplois les plus fréquents de termes comme « l'inflation actuelle », « cette marée » ou « la Seconde Guerre Mondiale » signalent que ces termes peuvent parfois servir à qualifier des entités de la troisième espèce, c'est-à-dire des entités qui sont limités dans le temps mais continues dans l'espace. Nous pouvons artificiellement détourner le mot « processus » pour désigner ces substances, les *continuants dans l'espace* (CSs).

---

<sup>33</sup> Wilfrid Sellars, "Time and the World Order", in Herbert Feigl and Grover Maxwell, eds., *Minnesota Studies in the Philosophy of Science*, vol. III (Minneapolis : University of Minnesota Press, 1962), pp. 527-618.



La logique des processus est un reflet intéressant de la logique des choses. Bernard Mayo<sup>34</sup> a donné une description partielle de cette logique, en essayant de montrer que ce qu'il appelle des « événements » (des processus, dans la terminologie de cet essai, ou des CSs) sont la copie exactement inverse, relativement à l'espace et au temps, des objets matériels. Cependant, les arguments de Mayo en faveur de la thèse du parallélisme entre l'espace et le temps ne sont pas systématiques selon moi et il ne parvient pas du tout à ses fins sans faire de nombreuses hypothèses mécaniques qui sont loin d'être évidentes et dont je me passerai pour la présente discussion. Ce que j'essaie de faire dans ce chapitre, ce n'est pas de prouver la thèse du parallélisme, suivant laquelle tout ce qui peut être dit à propos de l'espace peut être dit à propos du temps et réciproquement. (Il me semble que sous cette forme naïve, la thèse est si ambiguë qu'elle ne peut être ni vraie ni fausse ; elle n'a pas du tout de signification précise). Je dois plutôt montrer que bien qu'une ontologie puisse se satisfaire des CTs comme composants élémentaires, une autre ontologie peut s'arranger des CSs et s'y prendre de la même manière. Dès lors, ces deux ontologies seront formellement indiscernables.

Prenons donc Fido comme exemple de chose (CT) la Révolution française comme exemple de processus (CS) et observons les deux points de comparaison suivant :

(a) Fido ne peut être en plusieurs endroits en même temps mais il peut être au même endroit à des moments distincts. En revanche, la révolution peut avoir lieu en même temps en plusieurs endroits mais elle ne peut avoir lieu au même endroit à plusieurs moments.

C'est assez clair selon moi. Nous disons que la Révolution ou la Grande Famille ou cette pluie-ci ou ce bruit-là, sont dans un lieu  $x$  autant qu'ils sont dans un lieu  $y$ . Notre langage semble établir ici un motif logique qui est complètement différent des motifs dont il use habituellement pour traiter des choses. Si l'on nous dit de Jack et de John qui n'habitent pas au même endroit qu'ils ont entendu une certaine explosion (ou vivent sous l'occupation nazie) nous ne dirons pas naturellement de Jack qu'il a entendu une partie de l'explosion et de John qu'il en a entendu une autre (ou que Jack vit sous une partie de l'occupation nazie tandis que vit sous une autre). Le dire reviendrait à exprimer quelque chose d'entièrement différent, c'est-à-dire que John a entendu le commencement du bruit alors que Jack n'a entendu que la fin (et de même pour la vie sous l'occupation, en distinguant le début et la fin). Ainsi, alors que Fido ne peut être qu'en un endroit à un

---

<sup>34</sup> Bernard Mayo, "Objects, Events and Complementarity", *Philosophical Review*, LXX, 3 (July 1961), pp. 340-361.

moment, un CS typique comme la Révolution Française peut être dans sa totalité en plusieurs endroits en même temps. D'autre part, Fido peut exister en totalité à plusieurs moments. Il peut être à Londres en 1969 et à New York l'année plus tard. Il peut revenir là où il a habité auparavant et ainsi se retrouver deux fois au même endroit. Tout ceci est impossible pour un CS. Si la Révolution a lieu entre 1798 et 1812, alors nous dirons que Lyon fut témoin du début de la Révolution en 1798 et que cette expérience a pris fin en 1812. Ainsi, si une autre révolution naît à Lyon en 1848, nous ne dirons normalement pas que c'est la même révolution qui est de retour à Lyon mais qu'une autre révolution, une nouvelle, ravit maintenant la ville. C'est le temps qui joue le rôle individuant relativement aux CSs, rôle que joue l'espace relativement aux CTs.

(b) Fido n'a pas besoin de toutes ses parties dans tous les endroits qu'il occupe mais il lui faut toutes ses parties à chaque moment qu'il occupe. Par différence, la Révolution française dit posséder toutes ses parties dans tous les endroits où elle a lieu mais elle n'a pas besoin de toutes ses parties à chaque moment qu'elle occupe.

Cela aussi, selon moi, est intuitivement clair. Nous ne dirons pas de Fido qu'il a existé à l'instant  $t$  si toutes ses parties (tête, pattes, cœur, poumons etc.) n'étaient pas présentes au temps  $t$ , chacun d'eux occupant une place différente. Au contraire, la *Révolution Française* peut parfaitement exister à l'instant  $t$  bien qu'à ce moment certaines de ses parties (par exemple son ultime dégénérescence en dictature impériale) n'existent nulle part encore. Bien qu'il soit possible qu'à une certaine époque la Révolution voit ses différentes étapes présentes en différentes villes, ces segments de la Révolution *n'ont pas besoin*, même si c'est possible, d'être tous présents en différents endroits à tout moment. Pour ce qui est de la deuxième moitié de cette comparaison, il est vrai que Fido *peut* se comporter de telle sorte qu'un certain emplacement qui était au préalable occupé par sa patte arrière gauche sera occupé plus tard par sa patte avant droite, puis par sa tête etc., et ainsi ce lieu aura finalement reçu toutes les parties de Fido. Mais ce type de comportement n'est assurément pas nécessaire pour que Fido soit lui-même et cela n'arrive normalement pas relativement à la plupart des endroits qui contiennent une ou des parties de Fido. La Révolution, d'autre part, doit voir chacune de ses parties présentes en chaque endroit où elle a lieu ou bien nous ne dirons pas que cette révolution précise s'est réellement produite à cet endroit. Si une ville *a* connaît seulement deux des cinq étapes qui font ce processus révolutionnaire (ou ce fléau précis ou cette explosion etc.) nous dirons

naturellement que *a* a connu une partie de la révolution mais non dans sa totalité (de même pour l'explosion, l'inflation etc.).

La comparaison entre un CS et un CT sera probablement plus claire si nous divisons les points (a) et (b) en huit propositions distinctes, rassemblées en deux groupes. Il faut remarquer que la négation de chaque proposition A1-A4 est vraie de tout CS, alors que la négation de chaque proposition B1-B4 est vraie de n'importe quel CT.

- A.
1. A un moment une chose *ne peut* être présente dans sa totalité en différents lieux.
  2. A différents moments, une chose *peut* être dans sa totalité en un endroit.
  3. A tout moment, une chose *doit* posséder toutes ses parties en différents lieux.
  4. A tous les moments, une chose *ne doit pas* posséder toutes ses parties en un endroit.
- B.
1. En un lieu, un processus *ne peut pas* être dans sa totalité à différents moments.
  2. En différents lieux, un processus *peut* être en totalité à un moment.
  3. En tout lieu, un processus *doit* avoir toutes ses parties à différents moments.
  4. En tous les lieux, un processus *ne doit pas* avoir toutes ses parties à un moment.

La structure des propositions A1-A4 est identique à celle des propositions B1-B4. Ce en quoi elles diffèrent est que là où l'on a « moment » en A1-A4, on a « lieu » en B1-B4 et réciproquement. Ceci mène en définitive à une définition générale de l'entité limitée relativement à une dimension et continue relativement à une autre :

- V. Relativement à une entité *a* et à toutes les dimensions ou aux groupes de dimension *x* et *y*, *a* est continu relativement à *x* et limitée relativement à *y* si et seulement si :
1. A un endroit de *x*, *a* ne peut être en de nombreux endroits de *y*.
  2. En de nombreux endroits de *x*, *a* ne peut être en un endroit de *y*.
  3. En tout endroit de *x*, *a* doit avoir toutes ses parties en de nombreux endroits de *y*.
  4. En aucun endroit de *x*, *a* ne peut avoir toutes ses parties en un endroit de *y*.

(« endroit » signifie ici « lieu occupé par  $a$  »)

En langage symbolique, ces conditions peuvent être présentées de cette manière :

1.  $\Box \sim (a, x, y \Box, \dots, y_n)$
2.  $\sim \Box \sim (a, x_1, \dots, x_n, y)$
3.  $\Box (Pa_1 \dots Pa_n, x, y \Box \dots y_n)$
4.  $\sim \Box (Pa_1 \dots Pa_n, x_1 \dots x_n, y)$

A la différence de Cassirer, de Whitehead, de Bergson ou de Schopenhauer, je n'affirme pas que l'Ontologie Processuelle est *la* bonne ontologie. Mais j'affirme que si le monde peut être perçu comme la totalité des choses, il peut aussi l'être comme la totalité des processus. Une société qui préfère le langage des CS peut sans doute découper le monde en blocs qui diffèrent des entités que nous discernons maintenant. Pourtant, pour prouver l'auto-suffisance de l'ontologie des CSs il n'est pas nécessaire de construire effectivement un langage des processus. Ce qu'il faut simplement, c'est prendre conscience que les processus comme les choses ne sont rien que des sections dynamiques d'événements. La complétude des ontologies I et II implique logiquement la complétude de l'ontologie III : si les ontologies I et II sont complètes alors chaque énoncé dans un langage d'entités totalement limitées peut être traduit dans un langage d'entités partiellement limitées. Cette convertibilité repose sur des considérations purement formelles et n'a rien à voir avec l'espace ou le temps. Peu importent les dimensions dans lesquelles les entités limitées sont limitées et il n'y a rien qui rend les entités limitées dans une dimension ou groupe de dimensions, intrinsèquement plus complètes que des entités limitées dans d'autres dimensions. Le problème est plutôt qu'une description complète d'un occupant dans une région spatio-temporelle *peut* être exprimé dans un langage dont les substantifs dénotent des sections dynamiques de l'occupant. De même que nous pouvons dire de Kant qu'il n'a jamais quitté Koenigsberg, de même nous pouvons remarquer qu'un certain processus que l'on peut appeler l'ensemble "être Kant" ne s'est jamais produit avant 1724 ni après 1804. De même que nous disons de Kant qu'il a vécu 80 ans, de même nous pouvons prétendre que le processus de l'existence de Kant s'est produit dans une aire d'environ six kilomètres carrés, la superficie de Koenigsberg. S'il est vrai que Kant aimait son chat Max, alors il est également vrai que « être-Kant » implique « être-ami-de » Max ; si Max s'asseyait de temps à autre sur le tapis, alors en certains des endroits où cela arrivait à

Max cela donna certainement lieu à la relation de « s’asseoir-sur-un-certain “être-un-tapis” ». <sup>35</sup>

#### IV

Nous en arrivons à la quatrième ontologie. Elle reconnaît des substances qui ne sont limitées ni dans l’espace ni dans le temps. Ce sont ici de *purs continuants* (PCs) ou des *types*. Les types sont depuis longtemps l’enfant pauvre de l’ontologie. On les considère comme des entités abstraites, des formes, des classes ou comme tout ce que l’on voudra. Par exemple, des expressions comme « l’orme est un arbre vert » ou « le chien est le meilleur ami de l’homme » sont construites de sorte qu’elles ne contiennent pas les noms des entités « l’Orme » ou « le Chien » mais des noms de classes. Cette interprétation est, je crois, contre-intuitive. Nous disons que l’Orme est un arbre vert et que l’homme a un ami, le Chien. Mais cette classe d’ormes n’est ni un arbre, ni verte et la classe des hommes ne peut se lier d’amitié à celle des chiens. Une classe ne peut être ni persistante ni évasive, alors que nous disons cela de L’Ennemi. Le perroquet peut parler et la lettre V a la forme d’un coin. Mais les classes parlent-elles et ont-elles des formes ?

L’approche des types par Frege et Russell est même moins sympathique que la précédente. D’après elle, les expressions contenant des noms de types sont complètement analysables en expressions contenant uniquement des variables limitées et des termes généraux. Compte tenu de cette analyse, « le Lion africain est féroce », par exemple, n’est pas un énoncé de la forme sujet-prédicat « S est P ». Cet énoncé est plutôt une manière « sibylline » d’exprimer une proposition quantifiée, « pour tout Lion africain, ce lion est féroce » [dans le jargon des *Principia*,  $(x)(Ax \supset Fx)$ ]. Ainsi, assez paradoxalement, l’institutionnel « le » (la formule est de Langford<sup>36</sup>) était considéré comme un quantificateur universel de genres. Les partisans de cette thèse n’ont pas senti que ce qu’ils proposaient sous le titre innocent « analyse » constituait en réalité une suggestion pour réviser la linguistique, une tentative pour engoncer le langage dans le strict

---

<sup>35</sup> Les termes du langage des choses ne sont pas aisément traduisibles dans le langage des processus ou des événements. « Etre ami de » ou « s’asseoir sur » sont des relations qui ont lieu entre deux choses et on ne peut pas s’attendre à ce qu’elles aient lieu dans une ontologie des choses ou des événements. Les termes processuels correspondant à « être-ami-de » et « être-assis-sur » pourraient plutôt s’apprendre, par exemple, de manière ostensible, dans des occasions semblables à celles dans lesquelles s’enseignent dans notre société « être ami de » et « être assis sur ».

<sup>36</sup> C.H.Langford, “The Institutional Use of *The*”, *Philosophy and Phenomenological research*, X, 1 1949, pp. 115-120.

appareil d'une seule et unique ontologie. Parce que Frege, Russell et leurs épigones croyaient qu'il est impossible de faire l'analyse grammaticale des usages « Femme », « Le Contribuable » ou « Le Lion africain » comme de noms d'authentiques individus, ils concluent que la forme singulière de la prédication (...est...) qu'on utilise avec ces termes est une aberration !

Cette réduction entraîne beaucoup d'autres difficultés. (La) Chrisler est une bonne voiture, bien que toutes les Chrislers ne le soient pas. La lettre Q apparaît vingt fois dans cette page mais il n'est pas vrai que tous les signes Q apparaissent vingt fois sur cette page. Tolstoï a achevé *Guerre et Paix* en 1869 mais il n'est pas vrai que les signes *Guerre et Paix* ont été achevés en 1869. Le Lion africain ne pèse pas plus de 220 kilogrammes mais il n'est pas vrai que tous les lions africains (rassemblés) pèsent moins de 220 kilogrammes. L'Ennemi a pris la colline 69 mais il n'est pas vrai que si pour tout  $x$ , si  $x$  est un ennemi,  $x$  prend la colline 69 (pas plus qu'une partie de l'ennemi ne prend la colline 69). Je ne développerai pas d'autres exemples. Je suis sûr qu'avec assez d'habileté logique, nous pourrions analyser jusqu'au bout toutes ces expressions problématiques (bien que chacune d'elle requiert un genre différent d'analyse), de sorte que dans l'ultime réécriture nous nommons uniquement les entités du genre choisi par le réductionniste – très probablement, des choses ou des événements. Mais pourquoi devrions-nous précéder ainsi ? Qui plus est, même si l'on a une bonne raison pour justifier cette réduction, le réductionniste devrait apercevoir que ce qu'il fait ne revient pas simplement à clarifier le sens d'une expression obscure ; il faut plutôt dire qu'il supprime une ontologie, une manière complète de découper la réalité qui peut, à elle seule, classifier, catégoriser et rendre compte du monde dans lequel nous vivons. Il est vrai que Le Contribuable, Le Lion et les êtres de ce genre ne sont pas des choses ; c'est-à-dire qu'ils ne sont pas des CTs. En revanche, les substances ou les objets en font partie, car les types, c'est-à-dire les PCs, sont des objets. J'affirme alors que des types tels que La Lettre A, ou La Femme Américaine, sont des objets matériels (et *non* des entités abstraites) récurrents à la fois dans l'espace et dans le temps<sup>37</sup>. Ce sont de part en part des entités aussi matérielles ou "primaires" que les CTs.

---

<sup>37</sup> L'examen le plus détaillé et le plus méticuleux de la logique des types que je connaisse revient à John Bacon, dans sa dissertation inédite *Being and Existence* (Yale University, 1965). Bacon s'intéresse aussi à l'opinion selon laquelle les types sont des entités singulières authentiques. Cependant, après une longue enquête, il découvre une thèse insoutenable et en arrive à la conclusion que « les phrases institutionnelles ne peuvent pas être des objets ». (p. 240). Son argument principal, c'est le paradoxe suivant lequel si L'Homme est un objet, « vous seriez moi, car nous incarnons tous deux l'humanité. En fait, chaque chose serait toute autre puisque toutes renverraient à la catégorie de Chose. En particulier, X est non-X » (p. 239). Cet argument se fonde cependant sur une erreur de

J'ai essayé d'expliquer que dans le langage de tous les jours nous utilisons souvent des termes qui nomment des PCs et qui montrent le genre particulier de logique typique de ces entités. Mon unique exemple était jusque là l'usage de l'institutionnel « le », explicite (comme dans « L'Union Jack ») ou implicite (« cela fait Sens »)<sup>38</sup>. Mais cette illustration n'a rien d'unique. L'exemple le plus courant de cette pratique, c'est le groupe des termes que l'on appelle les *noms de masse* qui se comportent selon moi comme des noms de PCs et qui devraient être considérés comme tels<sup>39</sup>.

Historiquement, les masses ont connu un sort bien meilleur que l'usage direct des types. Bien que l'institutionnel "le" n'ait presque jamais été reconnu comme un foncteur authentique de termes singuliers, les noms de masse (« l'eau », « le sable », « la nourriture », « le cuir », « l'herbe », etc.) avaient eu de nombreux défenseurs qui refusaient de les rejeter comme des phénomènes linguistiques monstrueux, comme des formes plurielles dégénérées, ou comme des noms de classe, et ils défendaient leur statut de termes singuliers authentiques. W. V. Quine, par exemple, a tenté à plusieurs reprises<sup>40</sup> d'interpréter les noms de masse comme des noms à part entière d'individus. Sa tentative a cependant échoué (l'un des résultats curieux auxquels il est parvenu est qu'un triangle peut par exemple être

---

catégorie. « Zemach » et « Bacon » sont des noms de choses et « Zemach est Bacon » est une fausse affirmation dans le langage de l'ontologie II. Dans le langage des types, le résultat le plus proche auquel on peut parvenir c'est « L'homme est ici et l'homme est là ». Il est vrai cependant que l'homme qui est là est blond (dans le langage des CTs, Bacon est blond) et celui qui se trouve ici est noir (encore une fois, dans le langage des CTs, Zemach est noir). Mais le fait que cet Homme est blond ici et que là cet Homme n'est pas blond n'est pas plus contradictoire ou mystérieux que le fait que Bacon soit blond maintenant bien qu'il ait pu n'être pas blond il y a dix ans. « Bacon est blond et est identique à quelqu'un qui n'est pas blond » est embarrassant uniquement si l'on ne reconnaît pas le langage des choses qu'on utilise alors et que l'on se trompe en l'exprimant dans le langage des événements. Selon cette (mes-) interprétation, l'affirmation construite serait que X (le moment où Bacon est blond) est identique à non-X (le moment où Bacon n'est pas blond), ce qui constitue une contradiction flagrante. L'erreur de Bacon, c'est de ne pas apercevoir que le langage des types est une *alternative* plutôt qu'une *extension* du langage des choses. Les incongruités que l'on découvre entre ces deux langages ne discréditent ni l'un ni l'autre. Elles démontrent seulement que les termes de deux ontologies ne peuvent pas toujours être simplement juxtaposés sans que l'un ou l'autre soit traduit ou réinterprété selon les termes de l'autre ontologie.

<sup>38</sup> La grammaire anglaise autorise la suppression de l'article lorsque le terme évoqué est général. L'exemple pris par l'auteur est « Man is mortal ». Nous avons choisi une tout autre expression française pour rendre compte, du mieux possible, de cet usage implicite de l'article défini. (NdT)

<sup>39</sup> Là encore c'est chez Bacon, dans l'œuvre déjà citée, que l'on peut trouver la discussion la plus utile de la relation entre les masses et les types. La conclusion de l'auteur, c'est que l'on peut en effet considérer les masses comme des types.

<sup>40</sup> Le plus récemment dans *World et Object* (Cambridge, Mass.: MIT Press, 1960), pp. 90-110. Plus tôt dans «Speaking of langage», in J. A. Fodor and J. J. Katz, eds., *The Structure of Langage* (Englewood Cliffs, N. J. : Prentice-Hall, 1964), pp. 446-459, et dans son *From a Logical Point of View* (New York : Harper and Row, 1963), pp. 65-79.

carré) et la raison de cet échec est qu'il a mal identifié le *genre* d'objet désigné par les noms de masse. Pour Quine, les noms de masse désignent des individus dispersés ; « l'eau » nomme la partie aqueuse de l'univers ; « le rouge » (ou « la chose-rouge ») désigne la partie rouge de l'univers. La différence principale entre l'eau et maman, c'est que maman est une partie spatialement contiguë alors que l'eau, du point de vue spatial, est dispersée (*World and Object*, p. 51). Ainsi, cette conception reste bien liée à l'approche générale de Quine qui consiste à observer chaque comme une section à quatre dimension de l'univers (c'est-à-dire, dans ma terminologie, comme un événement). Mais cette théorie ne rend pas justice aux masses (c'est-à-dire aux types). Le trait qui distingue les continuants, c'est qu'en respectant la dimension dans laquelle ils sont continus (et dans le cas de Continuants purs en considérant toutes les dimensions), on les considère entièrement présents à toutes les places qu'ils occupent dans cette dimension<sup>41</sup>. Sur ce point, il y a une différence majeure entre *La rivière Cayster* et *L'Eau*, entre *Maman* et *Le Rouge*. Il ne s'agit pas seulement du fait que Cayster et Maman ne sont pas dispersées tandis que L'Eau et Le Rouge le sont. J'accorde à Quine que c'est là quelque chose d'inconséquent. La différence logique cruciale, c'est toutefois qu'où que soit l'eau, *l'eau* (et non une certaine partie de l'eau) est présente, et que quelle que soit la chose rouge, elle est *rouge* (et non un segment de la rougeur). Ce n'est pas le cas de la Rivière Cayster, de Maman, de Fido ou de Londres. Bien que nous puissions dire, quand nous sommes dans « Chelsea », c'est Londres, et répéter « c'est Londres » quand nous nous dirigeons vers Picadilly, nous sommes disposés à admettre que ce que nous signifions par Londres a plusieurs parties, de sorte que nous sommes d'abord dirigés vers une seule partie de Londres et ensuite vers une autre partie de la même ville. Cela vaut pour Fido (en nous dirigeant vers ses oreilles puis vers sa queue, nous disons, chaque fois, « C'est Fido »), pour Maman, pour Cayster, et pour chaque nom de CT ou de NC. D'une part, si le directeur du Zoo du Bronx déclare « Je vais maintenant vous montrer l'ours polaire, le lion d'Afrique, le gorille, ... », il ne serait pas prêt à reconnaître que ce qu'il montre n'est pas réellement l'ours polaire, mais seulement une partie de celui-ci. Si John me dit qu'il a entendu la *Missa Solemnis* de Beethoven la nuit dernière, il se sentirait probablement très insulté si je lui répondais : « Tu veux dire, bien sûr, que tu en as entendu une partie – tu ne peux l'avoir entendue entièrement ! ». Il protesterait justement en affirmant qu'il l'a écoutée en entier (c'est-à-dire qu'il n'est pas parti au milieu). Si j'insistais en disant que pour l'écouter du début à la fin il faut entendre *toutes* ses occurrences, et

---

<sup>41</sup> Cette formulation n'est pas précise. Elle sera corrigée et développée plus tard.



passée et futures, il penserait vraisemblablement que je suis devenu fou. Or, si on apprend à dire « le rouge » comme un nom de masse (c'est-à-dire la « substance rouge »), alors il se comporte de la même manière, et il en va bien entendu de même pour « l'eau », « l'humide », « le papier », et pour tous les noms de masse. Si je vous demande de l'eau et que vous m'en apportez une tasse, je ne peux pas m'opposer en disant « Vous ne m'apportez qu'une partie de l'eau, non l'eau elle-même ». Mais il se peut que je fasse cette objection si je demande Fido et que vous m'amenez son oreille. Quand le géologue dit qu'il n'a pas trouvé d'or en Alaska, nous ne dirions pas que c'est impossible parce qu'on a aussi trouvé de l'or en Californie. On trouve de *l'Or* (non une partie de celui-ci) en Californie et en Alaska, de même qu'on peut écouter la Cinquième Symphonie (non une de ses parties) en Californie mais *aussi* en Alaska, etc. Les noms de masse dans notre langage suivent ainsi la grammaire des types. « Le Lait est bon pour la santé » est alors une phrase authentiquement constituée sur le modèle sujet-prédicat, et il en est de même de « L'homme est mortel » ; et ce à quoi elles se réfèrent, c'est respectivement au Lait et à L'Homme.

On trouve un des travaux les plus importants au sujet des noms de masse dans *Individuals* de Strawson<sup>42</sup>, où il défend la thèse selon laquelle une ontologie des masses (PCs) qui ne reconnaît pas le concept de *chose* est parfaitement possible et est en fait absolument suffisante pour tous nos besoins. Strawson affirme que :

« Tout ce qu'il est nécessaire d'admettre, c'est que le concept de jeu des noms est cohérent, d'admettre que la capacité à construire des références identifiantes pour des choses telles que les balles et les canards inclut celle de reconnaître les traits correspondant, bien qu'il soit logiquement possible de reconnaître les traits sans posséder les ressources conceptuelles pour identifier la référence des particuliers en question ».

Je crois que ce raisonnement est absolument valable. Strawson, cependant, insiste pour conserver le terme honorifique « d'individus » pour ces entités qui tombent sous la catégorie des termes authentiquement spécifiques – c'est-à-dire, pour les chiens, les chats, les maisons, et les hommes – et c'est de manière cohérente qu'il refuse de reconnaître quoi que ce soit d'autre comme des individus, par exemple les entités référées par des noms de masse. Il appelle les noms de masse ou les autres noms de types des « universaux caractéristiques » ou des « concepts caractéristiques », et il élude la question de la nature des entités qu'il nomme des « concepts

---

<sup>42</sup> P. F. Strawson, *Individuals* (London : Methuen, 1959), pp. 202-213.

caractéristiques » en se contentant de la manière de parler quand on discute ce niveau de langage et en revenant au mode matériel de discours seulement quand il atteint le niveau où se réalise « l'innovation conceptuelle » de l'introduction des *choses*. On peut répondre que les noms de types (les « concepts qui attribuent-une-caractéristique » de Strawson) dénotent simplement les *choses* – les chats, les chiens, les maisons, etc. C'est dire qu'en utilisant ou bien l'affirmation déterminant-la-caractéristique « le chat ici » ou l'expression utilisant des espèces comme « ceci est un chat », nous nous référons à ce chat. Cette réponse pourrait être vraie mais elle ne l'est pas entièrement. Elle met *une* des ontologies sur un piédestal, en exigeant que chaque fois que l'on ne souhaite pas discuter des modes de références mais des entités référées à elles-mêmes, il faut utiliser les termes de la seule ontologie choisie. On *peut* prendre une telle décision, mais c'est clairement arbitraire. Nous pourrions dire de même que « le chat ici » et « ceci est un chat » se réfèrent à Le Chat (l'entité typique). Strawson a alors fait une découverte mais l'a explicitement laissée de côté. Au lieu de la reconnaître, puisque nous avons plusieurs langages ontologiques égaux, qu'il faut qu'il y ait une pluralité de genres d'individus, il en favorise un (les CTs) et fait la sourde oreille aux objections qu'il a lui-même brillamment soulevées pour certains de leurs concepts rivaux (les PCs).

La discussion de Strawson est aussi utile pour répondre à l'une des objections que l'on peut faire contre l'autosuffisance du langage des types. L'objection, c'est que, bien que les noms typiques soient utilisés pour des masses uniformes telles que l'eau ou le bois, ils ne conviennent pas pour des espèces telles que « le chat » ou « la pomme ». « Car que des particuliers tels que des tas de neige pourraient être rassemblés pour obtenir une masse particulière de neige, mais nous ne pourrions pas rassembler des chats particuliers pour fabriquer un énorme chat » (*Individuals*, p. 205). Mais, comme Strawson le remarque, aussi longtemps que nous utilisons *seulement* le langage des types, c'est-à-dire aussi longtemps que nous disons « La Neige – plus de neige » ou « Le chat – plus de chat », l'analogie demeure. La pile de neige est « beaucoup de neige », la pile de chats est « beaucoup de chat ».

Cette remarque mérite cependant d'être développée. Apparemment, la différence entre les types et les masses est qu'avec le sang, le coton, la substance rouge, etc., nous pouvons nous diriger vers chaque endroit que la dite substance occupe et dire vraiment « Ceci est du sang », « ceci est du coton », etc., *sans* avoir à dire de ces déclarations : « A proprement parler, ceci n'est qu'une *partie* du sang (du coton, etc.) ». Mais les noms de types comme « Le Chat » (dans la terminologie de Strawson, un universel

déterminant une caractéristique) se comportent un peu différemment. Nous pouvons dire « Ceci est (Le) Chat » seulement quand nous visons toute la place occupée par ce que nous nommons dans l'ontologie II un chat simple. On ne peut pas regarder la tête en parlant du chat, pour ensuite regarder la queue et dire que c'est « plus de chat ». Cela devrait nous conduire à croire que les noms de types ne sont pas indépendants des noms de choses. Mais ce serait incorrect. Pour ce qui est de « la saleté », du « sang », de « l'eau », etc., nous précisons des limites quant à la taille de l'espace occupé par les entités en question. Une molécule d'H<sub>2</sub>O n'est pas de l'eau, et un globule blanc n'est pas du sang. Il en est ainsi, même si les *denotata* des noms de masse classiques sont (entièrement) absents en *tous* les lieux qu'ils occupent, si nous ne restreignons pas le terme « tous les lieux ». Mais si nous introduisons vraiment ces restrictions, la différence entre « l'eau » et « Le Chat » disparaît. On peut dire à présent que les entités désignées par ces termes sont présentes, entièrement, en chaque lieu qu'elles occupent – où le terme « chaque lieu » implique la clause selon laquelle cette place doit avoir une taille minimale, *déterminée par le nom de types en question*. Ainsi il faut que le lieu où on peut trouver le *chat* désigné<sup>43</sup> soit plus grand que l'endroit où la (simple) propriété *orge* peut s'exemplifier, qui est à son tour plus grand que là où il peut y avoir de l'*eau*. Si c'est seulement la queue d'un chat qui est ici alors (Le) Chat n'est pas ici, et si nous entassons des chats, le désordre qui s'ensuivra ne sera pas la référence du nom de types « (Le) Chat ». Mais alors si nous prenions un tas d'orge et le retenions au sol, nous ne pourrions rien recevoir de ce qu'on nomme de « l'orge » (ce serait de la farine).

La libre interprétation précédente qui exige qu'un PC soit entièrement présent en tous les lieux qu'il occupe a une conséquence immédiate. Selon elle, tous les noms propres, qu'on considérait jusqu'alors comme des noms de CTs, peuvent aussi qualifier des noms de PCs. Lyndon Baines Johnson pourrait être un type, car si nous demandons à ce que Lyndon Baines Johnson soit présent entièrement en tous les lieux assez grands pour recevoir la propriété complexe (ou la disjonction des propriétés) *Etre LBJ*, alors la personne LBJ peut aussi qualifier Le LBJ comme type. Il en va de même pour des noms d'entités plus grandes telles que « Jérusalem » ou « l'Uruguay ». On peut seulement trouver une différence entre « LBJ » désignant un PC et « LBJ » désignant un CT, et elle consiste dans la condition singulière qui limite l'usage du second. C'est-à-dire que dans une situation notoirement embarrassante (rendue célèbre par l'histoire de B. O. A. Williams au sujet de deux frères qui « devinrent Guy et

---

<sup>43</sup> « Gestalt » dans le texte anglais (NdT).

Fawkes ») où LBJ disparaît et où deux personnes ou davantage, également qualifiées pour que chacune d'elles soit l'apparition de LBJ, la grammaire du nom de types LBJ séparera les voies d'avec LBJ, nom de choses. Le nom typique s'appliquerait au deux LBJs ; que LBJ (c'est-à-dire Le LBJ) soit maintenant présent en deux endroits différents au même instant n'aurait rien de problématique ; conceptuellement, ce serait comme de découvrir du pétrole ou la Peste Bubonique dans un nouvel endroit. Toutefois, si on se sert de « LBJ » comme d'un nom de choses, nous ne pourrions le faire en maintenant ces deux affirmations. Comme Williams le suggère, nous devrions sans doute refuser de l'utiliser en présence de l'une ou l'autre de ces affirmations et déclarer LBJ disparu ou mort.

La même solution s'applique à des problèmes philosophiques du même ordre. On se sert de nombreux termes dans la vie courante sans avoir à préciser si nous nous servons de noms de types ou de noms de choses. Cependant, dans les cas limites, ou dans des cas d'école spécialement construits par les philosophes, nous sommes perdus parce que le terme en question a tendance à se comporter comme de deux manières différentes, en fonction de la façon dont on le construit ou non comme un nom PC. Ces situations complexes sont particulièrement nombreuses dans la philosophie de l'esprit et en esthétique où le sens ordinaire des mots ne nous donne aucun indice de l'ontologie qu'on y présuppose. Par exemple, est-ce que « pensée » nomme un PC, un CS, ou un CT ? « L'esprit » est-il un nom de types, un nom de choses, un nom de processus ou un nom d'évènements ? *Guerre et Paix* est-il un type ou une chose, et la *Symphonie héroïque* un type ou un processus ? Le langage ordinaire ne nous donne pas beaucoup d'indices et les seuls qu'il nous offre sont souvent ambigus. Le philosophe se trouve par suite souvent pris au piège de faux problèmes quand il n'a pas conscience de l'ontologie présupposée en un lieu particulier et de sa structure logique propre. Prenez par exemple le problème du statut ontologique de l'œuvre d'art. Nombreux sont les philosophes qui ont affirmé que l'œuvre d'art *ne peut* se réduire pas à un objet matériel parce que quand nous discutons les qualités esthétiques d'un poème, d'une peinture ou d'une composition musicale, nous parlons d'un *type* qui est réalisable (au moins en principe) dans de nombreux témoignages. Ainsi les dits philosophes concluent que l'œuvre d'art ne peut être qu'un universel ou un groupe d'universaux. D'autre part, ceux qui considèrent cette conclusion trop étrange pour l'accepter ont tenté d'affirmer (de manière non moins curieuse) qu'une reproduction exacte d'une œuvre d'art ne peut (logiquement) être accomplie, ou, alternativement, que discuter des qualités d'une œuvre d'art, par exemple de la Cinquième de Beethoven, revient

seulement à parler sans rigueur des mérites de chaque représentation de l'œuvre. Mais toutes ces corrections ontologiques forcées deviennent redondantes à l'instant où nous prenons conscience que les types sont des objets parfaitement légitimes et que ces déclarations sur leurs propriétés n'ont pas besoin d'être interprétées comme présupposant le Platonisme ou encore réduites à des affirmations sur les choses.

Bien sûr, le philosophe peut refuser d'accepter notre langage ordinaire désordonné qui mêle en permanence les quatre ontologies différentes. Il peut préférer un langage idéal qui utilise partout l'ontologie qu'il considère comme la meilleure. En principe, cette stratégie n'a rien de faux aussi longtemps que le philosophe qui l'adopte se rend compte que les phrases françaises<sup>44</sup> qu'il « analyse » dans le cadre ontologique de son choix peuvent être interprétées différemment. C'est dire qu'il doit se rappeler que les solutions qu'il propose pour de telles énigmes philosophiques peuvent valoir (au moins trois) autres solutions qui, compte tenu de toute l'ontologie qu'elles engagent, peuvent traiter tout aussi bien de ces questions.

---

<sup>44</sup> « English » dans le texte original (Ndt).